

# LA NOUVELLE RELÈVE



Directeurs : Robert Charbonneau et Paul Beaulieu

**JEAN LE MOYNE**

Dom Jamet à côté de M. Maritain

**CHARLES SPIECKER**

Le catholicisme politique en Allemagne

**BERTHELOT BRUNET**

Primaires et doctrinaires

**YVES THERIAULT**

La lettre du gouvernement

Autres articles

Robert Charbonneau : Petits poèmes retrouvés (II) — Marjorie H. Ilsley : Le legs spirituel d'Edouard Estaunié — Waldémar Gurian : Les sources du pouvoir d'Hitler (III) — Jeune Poésie — Henri Rovennaz : La passion selon Saint Mathieu de Bach — François Hertel : La grande épreuve des démocraties — Les livres.

Juin

25 cents

MONTREAL

1943



V. 2 no 7

# LA NOUVELLE RELÈVE

Fondée en 1934

Directeurs : Robert Charbonneau  
Paul Beaulieu

Rédacteur en chef : Claude Hurtubise

## Sommaire

JEAN LE MOYNE . . . . .	Dom Jamet à côté de M. Maritain	385
YVES THERIAULT . . . . .	La lettre du gouvernement, (conte)	391
ROBERT CHARBONNEAU . . . . .	Petits poèmes retrouvés II	396
CHARLES SPIECKER . . . . .	Le catholicisme politique en Allemagne	401
MARJORIE H. ILSLEY . . . . .	Le legs spirituel d'Estaunié	410
BERTHELOT BRUNET . . . . .	Primaires et doctrinaires ou l'école des dupes	420
WALDEMAR GURIAN . . . . .	Les sources du pouvoir d'Hitler III	427

## CHRONIQUES

### Jeune poésie

Considérations doctes et profondes du censeur impavide—YVES PREVOST : **Traces** — ANDRE BELAND : **Partage de cinq heures** — REGINALD BOISVERT : **Visite à ton église** — JACQUES DUBUC : **Automne** — CAJETAN BARRETTE : **Plénitude**.

### La musique

HENRI ROVENNAZ : **La Passion selon Saint Mathieu aux Festivals de Montréal**.

### Les livres

FRANÇOIS HERTEL : **La grande épreuve des démocraties** par Julien Benda — FRANÇOIS HERTEL : **Un monde était leur empire** par Ringuet — MARCEL RAYMOND : **Les jeux dramatiques** par Léon Chancerel — **Un réformateur du théâtre** par Jean Cusson — GUY SYLVESTRE : **Problèmes de la sexualité** par Daniel-Rops, R. P. Benoit Lavaud, Dr René Biot, Peter Wust et autres.

---

L'abonnement à 10 numéros : Canada, \$ 2.00; étranger, \$ 2.25. Payable par mandat ou chèque au pair à Montréal, négociable sans frais.  
60 ouest, rue Saint-Jacques, Montréal. HArbour 3924.

# LA NOUVELLE RELÈVE

Juin 1943

Vol. II — Numéro 7

A la suite de difficultés techniques, il a été impossible de publier à temps le numéro de mai. Nous avons été forcés, pour ne pas nuire à la vente dans les librairies, de dater ce numéro du mois de juin.

Les abonnés recevront les dix numéros auxquels ils ont droit mais dans ce 2e volume, il n'y aura pas de livraison marquée mai 1943.

## DOM JAMET À CÔTÉ DE M. MARITAIN

*Le Devoir* de samedi le 15 mai a publié de Dom Jamet, o. s. b., un texte sur Jacques Maritain qui ne mériterait pas qu'on s'y arrêtât s'il ne s'agissait que d'une critique honnête et franche des positions intellectuelles ou politiques du grand philosophe catholique. Outre que cette critique n'aurait pas manqué d'être lamentablement faible si on en juge par le papier publié dans *Le Devoir*, il s'agit de bien autre chose qu'on ne peut laisser passer sous silence. L'auteur se permet des « déviations » impardonnables et lance ses pierres à la manière des pharisiens. Aussi frappe-t-il bas.

Il semble que Dom Jamet veuille reprocher à Maritain d'avoir abandonné la sérénité des méditations métaphysiques pour se lancer dans l'action et prendre position dans le conflit qui déchire l'humanité. Ce même reproche pourrait s'adresser à Dom Jamet, moine contemplatif, avec beaucoup plus d'à-propos, car il néglige, lui, une contemplation autrement plus haute et plus exigeante que celle des philosophes. D'ailleurs ce n'est pas la première fois que *Le Devoir* fait écho aux méditations politiques de certains moines bénédictins.

L'auteur tente de faire passer Maritain pour un chef manqué après avoir réduit le plus possible ses qualités de penseur. On voudrait bien savoir de qui ou de quoi Maritain est devenu chef. D'autre part nous ne trouvons rien de bien nouveau et scandalisant dans ses présentes occupations. Maritain n'a jamais été rien qu'un métaphysicien de cabinet. Au contraire, il s'est toujours efforcé d'éprouver sa philosophie sur les plus dures réalités humaines. C'est un philosophe apôtre et humaniste. Voilà sans doute ce qui constitue un des éléments les plus originaux de sa mission. Si les charges et les fonctions que de douloureuses circonstances l'ont induit à accepter le forcent à négliger certains travaux, nous savons qu'il est le premier à en souffrir. Et nous croyons aussi qu'il n'a pas eu tort d'accepter.

Dès les premières lignes de son article, on voit que ce n'est pas tellement cela que Dom Jamet lui reproche et qu'il en veut par-dessus

tout aux positions qu'il a assumées. Ces positions sont tellement « contraires » aux préférences de Dom Jamet, il en a tellement horreur que son idiosyncrasie le trouble, qu'il s'égaré et se laisse entraîner à des considérations parfaitement déplacées, pour ne pas dire plus. Faisons sortir le chat du sac sans plus tarder : Maritain n'a pas gobé le maréchal Pétain. Cela blesse la ferveur de Dom Jamet pour le vieillard national et l'enrage au point de tenter de réduire l'auteur d'*Humanisme intégral* à la qualité d'illustre inconnu, et de lui attribuer ni plus ni moins un rôle de profiteur de guerre dans l'ordre intellectuel, les « honneurs » lui étant venus à la faveur de l'exil.

Il faut être bien mal renseigné ou bien malveillant pour affirmer que Maritain n'est pas connu dans le monde catholique et qu'il ne représentait rien en France. A croire Dom Jamet, une rare élite le lit et un plus petit nombre encore va le chercher dans la communisante *Nouvelle Revue Française*. Et alors *Sept, Temps Présent, La Vie Intellectuelle, la Revue Thomiste, les Etudes Carmélitaines*, etc., rien de tout cela n'existait et Jacques Maritain n'y a jamais collaboré ? Ces journaux et revues se lisaient dans toute la France, partout où il y avait des catholiques. Et nous l'affirmons en connaissance de cause. Il est ridicule d'insinuer que Maritain n'a pas été l'un des plus grands artisans, non seulement de la renaissance thomiste, mais aussi du renouveau catholique. Pourquoi lui reprocher avec dédain d'avoir collaboré quelques fois à la *N. R. F.* ? Ces gens avaient au moins le mérite de la générosité intellectuelle dont tant de prétendus chrétiens paraissent singulièrement dépourvus. Grâce à l'auteur d'*Humanisme intégral* et à plusieurs autres écrivains catholiques, la voix de l'Eglise se faisait entendre chez les « méchants » devant qui, sans doute, il aurait fallu passer sans s'arrêter comme le bon lévite de l'Evangile. Sauf chez les petits esprits, tous les milieux, libres-penseurs ou catholiques, qu'ils fussent de gauche ou de droite, respectaient et écoutaient Maritain.

Que dire de son œuvre ? Ses livres ne s'adressent pas à la foule, mais parmi les théologiens, les philosophes et les intellectuels, qui peut se permettre de les ignorer ? Partout il faut tenir compte de sa pensée, partout on relève son influence.

Aucun de ses disciples n'a jamais prétendu qu'il représentât la voix de l'Eglise. Ceci n'est qu'une insinuation toute gratuite de Dom Jamet. Mais nous croyons que le grand philosophe représente une tendance irrésistible de la pensée chrétienne naturellement tournée vers l'universel. Maritain aura été le précurseur d'un savoir qui sera chargé du dynamisme et de la catholicité de la foi et le premier il aura

formulé les principes de l'humanisme intégral, le seul digne des chrétiens et qui sera celui de la chrétienté future.

Tout n'est pas définitif dans son œuvre. Qui d'ailleurs a jamais écrit quelque chose d'absolument définitif ? La philosophie de saint Thomas lui-même n'est pas achevée et elle aura encore besoin d'une longue fermentation avant d'atteindre toutes ses virtualités. Une chose est certaine : après Maritain on ne pourra faire que la pensée chrétienne soit différente.

Quand le grand philosophe français est venu à Montréal pour la première fois en 1934, son arrivée n'avait pas été précédée d'une campagne de publicité tapageuse, loin de là. Se rappelle-t-on l'accueil qui lui fit la foule ? Se rappelle-t-on comment il fut reçu lors de ses autres visites ? Dom Jamet sait-il comment Maritain est accueilli à Toronto, en Angleterre, en Amérique du Sud et aux Etats-Unis ? Le grand public le connaît et a su découvrir spontanément chez lui la sympathie et la ferveur d'un apôtre.

Il y aurait beaucoup à dire et à révéler à Dom Jamet sur l'influence extraordinaire de Maritain parmi la jeunesse de France, de Belgique, des Etats-Unis et du Canada, qui le connaît ce qui s'appelle connaître. Cette influence, les jeunes ne la puisaient pas seulement dans ses livres, mais à un contact personnel, car Maritain sait payer de sa personne avec une charité incomparable. Nous tenons à exprimer ici au nom des jeunes d'Amérique et de ces jeunes qui souffrent en France et en Belgique, notre profonde reconnaissance au grand chrétien qui s'est penché sur nos incertitudes et qui a honoré tant d'entre nous de sa grande amitié.

Dom Jamet ne pardonne pas à Maritain d'avoir quitté Maurras et l'*Action française*, soudainement et radicalement, après la condamnation du Vatican. A supposer que l'auteur de *Primauté du Spirituel* n'ait pas vu clair avant ce moment, est-ce donc si extraordinaire que la lumière lui soit venue de Rome ? Est-ce donc si honteux que d'avoir obéi au chef de l'Eglise et obéi jusqu'au plus intime de son être, jusqu'à modifier intégralement et sans retour ses opinions et jusqu'à abolir tout regret ? Si tel est le cas de Maritain, c'est tout à son honneur et combien parmi nos bien-pensants formés à l'école du vieux sourd de l'*Action française* pourraient se vanter d'une obéissance aussi entière ?

Paradoxe, poursuit Dom Jamet, l'attitude de Maritain durant la guerre d'Espagne. Il était seul, dit-il, contre Rome et l'Eglise espagnole.

D'abord, Rome n'a jamais enjoint à tous les catholiques d'ap-

puyer la cause de Franco et Maritain n'était pas seul parmi les éléments catholiques de France et d'ailleurs à refuser de prendre parti pour les fascistes espagnols. Il faut n'avoir rien lu de ce qui se publiait à l'époque ou avoir les yeux bouchés. Ensuite, quant aux évêques, Maritain ne pensait pas autrement que le cardinal Vidaly Barraquer. Parce que Maritain refusait d'opter pour Franco, on l'accusait de favoriser les rouges. Ceci est contraire à ce qu'il écrivit en blanc et en noir, à savoir qu'il n'y a pas à choisir entre fascisme ou nazisme et communisme, doctrines également pernicieuses.

Maritain était de ces chrétiens qui ne pouvaient oublier les paroles de Pie XI sur le grand scandale de notre temps : que les Eglises trop embourgeoisées n'aient pas su retenir les masses sous leur aile. Les masses misérables et opprimées cherchaient la justice et les réformateurs sociaux ne se trouvaient malheureusement pas de notre côté, à nous catholiques. Voilà un des faits les plus douloureux de l'histoire. Nous n'étions pas là, nous étions en retard. Le besoin de justice pressait et devenait une question de vie ou de mort. Les masses ignorantes (par notre faute) ont cherché la libération dans l'erreur qui, au moins, leur promettait quelque chose d'immédiat. Et c'est ainsi qu'il y eut en Espagne, d'un côté les « honnêtes gens » et de l'autre les « coquins ». Aurons-nous le cœur de reprocher à Maritain et à tant d'autres leur sympathie pour les pauvres qui se révoltaient ? Dans les deux camps on fut abominablement cruel, mais nous préférons toujours, à celle des « honnêtes gens » défendant leurs privilèges, la colère désespérée des pauvres, même si les souteneurs de Moscou la prostituaient.

L'Eglise, dit Dom Jamet, reconnaît Franco et Pétain, à l'encontre de M. Maritain. Voilà ce qui s'appelle confondre les ordres et mêler les plans. La situation de l'Eglise n'est pas la même que la nôtre dans les circonstances. L'Eglise a des obligations diplomatiques que les citoyens n'ont pas et n'importe quel catholique peut combattre un gouvernement auprès duquel le Vatican a accrédité des représentants.

L'attitude des Eglises de France et d'Espagne ne prouve rien en faveur des deux régimes concernés, pas plus que l'ambassade du gendriissime Ciano au Vatican ne constitue une bénédiction du fascisme mussolinien. Pie XI n'avait-il pas dit qu'il signerait un concordat avec Satan lui-même ?

Il n'appartient pas à l'Eglise de faire des révolutions ou de mener des campagnes pour un ordre politique quelconque. Cela appartient aux chrétiens qui n'ont pas les mêmes obligations que l'Eglise devant le fait accompli ou l'ordre existant. On pourrait renvoyer Dom Jamet à certaines lumineuses distinctions de Maritain...

L'article de Dom Jamet révèle l'esprit de droite dans toute son étroitesse, son inhumaine rigueur et son goût des réalisations immédiates. Ce partisan de Pétain veut pour la France un régime d'ordre. De la justice, fondement de tout ordre, pas un mot. Pourvu que les radicaux soient bâillonnés, les francs-maçons réduits à l'impuissance, que les rues soient interdites aux filles, qu'il n'y ait plus de livres pornographiques sur les quais et que les trains arrivent à l'heure, les hommes d'ordre sont comblés. Voilà les grandes réussites d'Hitler et de Mussolini. L'Eglise souffre toujours un tantinet, mais depuis l'empereur Justinien, bien qu'ils aient été roulés cent fois par tant de « protecteurs » de l'Eglise, l'ordre attire les bien-pensants comme une lampe les moustiques.

Voilà des choses qu'on pourrait dire de tout homme de droite, mais cela devient plus grave quand Dom Jamet s'en prend sournoisement à la vie privée de Maritain. Il est évident que les Israélites ne reviennent pas à l'auteur. La question juive « est en outre pour lui, écrit-il noblement, une question domestique ». Madame Maritain est Juive. Et après, mon père ? Elle est simplement un peu plus proche parente du Christ et de Marie que vous et moi. Qu'y a-t-il de troublant et de si rare au strict point de vue humain à être marié à une Juive ? Et les amitiés juives de Maritain ou de quiconque comportent-elles quelque chose de déshonorant ? Son philo-sémitisme n'est que l'attitude normale du chrétien devant la race de Notre-Seigneur.

Les amitiés de l'auteur de *l'Impossible antisémitisme* dans les milieux israélites induisent Dom Jamet à lui demander ce que ses relations personnelles ont valu à l'Eglise sous le ministère Blum. Question insidieuse, bourrée de sous-entendus malveillants et qui tente de rendre Maritain solidaire des bêtises de Blum. En passant, Dom Jamet accuse Blum d'avoir chambardé l'ordre social. Il se chambardait tout seul, il croulait, l'ordre social de France. Il n'était plus vivable et le « fanatique rêveur » a surtout péché en tentant des réformes trop radicales et par excès (si l'on peut dire) de générosité vers le prolétariat. Il mérite sûrement plus de sympathie que la presse de droite qui conspuait et ridiculisait toutes les mesures d'assainissement et de justice de son ministère, cette presse des honnêtes gens qui criait à la trahison en relevant des listes de noms juifs et qui s'est vendue en bloc à l'ennemi.

Mêler Maritain aux affaires de Blum, ce n'est pas tout à fait honnête, mais parler de la conversion de Jacques et Raïssa Maritain comme le fait Dom Jamet, c'est parfaitement odieux. En somme ce

révérend père leur reproche d'être des blancs-becs du catholicisme, des bleus de l'Eglise.

Pauvre Maritain qui n'avez pas notre aisance à nous, vieux chrétiens de race ! Pauvre Maritain, qui ne jouissez pas encore de la belle familiarité des sacristains, ni de celle de Dom Jamet, avec les vastes espaces de la grande nef. Oui, nous vous rendons grâces, Seigneur, de ne pas être comme cet extravagant républicain, cet enfant prodigue qui a pris l'habitude de manger avec les cochons, cet ouvrier de la onzième heure qui prétend gagner aussi cher que nous, cet outrecuidant vagabond, nous les pharisiens exacts et scrupuleux, nous les fistons sages, fidèles et obéissants, nous qui avons toujours habité sous votre toit.

Jacques et Raïssa Maritain, que les lampions éblouissent, cachez-vous derrière des colonnes d'humilité et mettez des verres fumés avant de nous dire ce que vous avez vu. Et d'abord, écoutez-nous.

Pourquoi Dieu permet-il à l'ardeur inexpérimentée de ces convertis de nous troubler dans notre sécurité ? Où prennent-ils l'audace de venir nous enseigner, nous les docteurs et les diplômés de l'Eglise ? Comment se fait-il que Jacob usurpe éternellement la place d'Esau, éternellement roulé ? Insupportable orgueil, incompréhensible assurance des convertis, bâtards et intrus, qui osent élever la voix dans notre Eglise, brûlant les étapes des convenances que ne négligent pas facilement, eux, les vieux routiers de la vie spirituelle, comme Dom Jamet, par exemple ! Imprudente Marie-Madeleine, avorton et sale youpin de saint Paul, sensuel et païen Augustin, ambitieux François-Xavier, téméraires, présomptueux que vous êtes ! « Pauvre parrain » Léon Bloy, mangeur de curés, flagorneur d'évêques, chrétien de mauvaise compagnie, prophète scandaleux, Dieu vous demandait-il ceux que vos larmes et vos prières lui ont amenés ? Chers Pierre et Christine van der Meer, que Bloy avait fait entrer dans l'Eglise par la « porte de côté », Dieu vous a remis à votre place, n'est-ce pas, dans votre Hollande !

Il était difficile à Dom Jamet d'aller plus loin. Après avoir recommandé à Maritain de retourner à l'école, il s'en va. Mais il n'a pu s'empêcher de laisser derrière sa signature un petit post-scriptum semblable à une pierre que lancerait une autruche en fuyant.

JEAN LE MOYNE

## LA LETTRE DU GOUVERNEMENT

### Conte

Dans la cuisine, la présence du soleil ne se découvre que par un seul rayon.

Il part de l'horizon, traverse un océan presque, s'appuie un peu sur le rebord de la falaise et fait scintiller une roche de pyrite, puis vient se blottir, dans la cuisine, de la fenêtre au poêle.

Et il est tellement puissant, tellement fort, tellement reposé ce matin, qu'il fait comme un mur là où il passe. On voudrait regarder au-dessus, en deçà, plus loin, qu'il nous éblouit, nous crève les yeux de lumière, et nous ne voyons que ce côté-ci de l'appartement, celui où nous sommes.

La pièce est déserte.

Un chat dort près du poêle. Un chat et trois chatons.

Une grande cuisine, où les bons effluves doivent bien s'empiler, et venir chatouiller les narines à l'heure des repas, quand tous les pots mijotent sur le feu, et que la mère s'affaire à préparer la soupe.

Sur les planchers, des catalognes propres, moins propres, et une — celle devant l'évier — franchement sale.

Des murs de planche, et des calendriers religieux, d'autres qui le sont moins, un almanach du Dr Chase pendu près d'un bénitier. Une tablette sur le mur de gauche, et un Sacré-Cœur, devant lequel brûle un lampion falot, et pas trop robuste.

Des châssis, quatre — non cinq — en tout, et deux portes. L'une qui ouvre sur la galerie d'en avant, et l'autre donnant dans le bas-côté. Pas d'autre pièce dans le bas de la maison.

La cuisine est grande, mais c'est la grandeur de la maison, et ça fait que la maison n'est pas bien grande.

Depuis tantôt, depuis que le soleil a paru, il se fait des bruits qui viennent d'en haut. Une bottine qu'on ramasse, qu'on rejette parce que ce n'est pas le bon pied. Le craquement du plancher cédant sous la charge de quelqu'un sortant du lit.

Un bâillement qui s'est terminé en ahonnement.

La vie reprend. Tout à l'heure, ils descendront.

Le père le premier — le voici d'ailleurs — endormi, les yeux bouffis, la mine pataude. Il descend lentement l'escalier, sa chemise d'une main.

Puis c'est la mère.

Elle est grasse, et elle a la taille tombante. C'est une femme sans élégance, flasque, mais dont le visage reflète la bonne simplicité de celles des rives, celles qui restent en arrière quand le mari part en pêche.

Elle descend moins vite que son mari, et ça donne à celui-ci le temps de s'asseoir, avant qu'elle ne soit rendue dans la cuisine.

Ils n'ont pas un mot l'un pour l'autre. Ce n'est pas de l'indifférence, c'est plutôt une habitude routinière de ce lever matinal. Ils ne voient pas la beauté des gestes qu'ils exécutent. Ils n'en voient pas la grandeur non plus.

Depuis toujours ils sont descendus, chaque matin, l'un derrière l'autre, endormis encore, et pas trop conscients, la bouche pâteuse, et pleine de fils d'araignée, comme dit la petite Lucile, du voisin, qui a dix ans et sait déjà dire les choses qui font rire ou songer.

(Elle ira loin celle-là, dans le bien ou dans le mal !)

Depuis toujours, qu'il neige, ou qu'il vente; que le ciel soit gris, ou bleu; que le soleil soit là, éblouissant, ou caché derrière la brume, ils sont descendus comme ça, parce qu'une brisure de cette habitude aurait été porter atteinte à la routine de trente ans. Et cela ne se fait pas.

Et ce matin encore, même s'il fait beau, et que le soleil luit comme un gros diamant, ils n'ont pas un mot l'un pour l'autre. Du moins, pas un mot qui compte.

Lui, en enfilant sa chemise, a bien dit :

« Ça va être une belle journée ! »

Mais ça ne compte pas. C'est dit plutôt parce qu'il a pensé tout haut, pas parce qu'il s'adressait à quelqu'un.

Ainsi, même si sa femme n'a pas répondu, ça ne fait rien. Il ne s'attendait pas à une réponse.

Il s'est dirigé vers le seau d'eau, et s'est plongé les mains dedans. De ses paumes il s'est enduit le visage d'eau, et s'est secoué la tête de gauche à droite, vite et fort, en faisant « arrrrroumph », comme un cheval. C'est sa toilette à lui. Toute la semaine comme ça. Le dimanche, il ajoutera du savon, puis il se séchera avec une serviette. Il se fera aussi la barbe.

A matin, c'est les mains seulement.

Elle a fait comme lui, mais par deux fois. Il trouvait autrefois qu'elle était coquette de faire ça par deux fois. Aujourd'hui, il ne sourit même plus. Mais il n'en pense pas moins que c'est de la coquetterie que de faire ça deux fois.

Puis elle s'est mise à faire le déjeuner, et il est sorti faire le train des animaux.

Quand il est revenu, elle était assise à table, devant son assiette de gruau.

Elle ne mangeait pas.

Elle regardait droit devant elle, les yeux fixes et vagues.

Il remarqua :

— Il fait chaud, j'ouvre la porte d'en avant !

Elle ne dit rien.

C'est quand il l'ouvrit que la clochette se fit entendre.

Persistante, claire dans le matin neuf, venant d'en bas de la petite côte.

— Monsieur le curé qui va au malade.

En disant ça, elle s'est levée pour venir à la porte, le regarder passer.

Et quand il est arrivé devant la maison, ils se sont tous deux agenouillés, le mari et la femme, parce que le Bon Dieu était sur la poitrine de leur pasteur.

En se relevant, elle hocha la tête.

— C'est le père Babin. La servante au presbytère dit qu'il passera pas la journée.

Il hocha la tête à son tour.

— On dit ça, pis on se trompe. Ça fait un mois qu'il doit pas passer la journée.

Elle défendit son renseignement.

— Il a eu un rempire hier midi ! Pis aussi, c'est un jour de mort.

Lui qui était retourné à la table, et qui était déjà assis, se releva tout droit, d'un coup.

— Dis donc pas ça ! C'est pas des affaires à dire.

Elle le regarda un instant, les mains sur les hanches, haussa les épaules, puis retourna à son plat de gruau.

Le rayon de soleil raccourcissait.

Il ne couvrait plus que la moitié du chemin de tantôt. Bientôt ce ne serait plus qu'un lambrequin d'or et de bijoux scintillant au bas de la fenêtre, et la cuisine ne serait plus tranchée par ce dard éblouissant qui illumine tout sur la table, et laisse l'évier, le poêle, les

chaises dans une ombre que la fulgurance du soleil rend presque indécise.

Ils ont repris le déjeuner, maintenant, et on n'entend pour rompre le silence, que le clapotement des lèvres, et le bruit que font les cuillers manœuvrant la soupape dans les assiettes.

L'horloge ancre son tictac dans le subconscient, plus loin que le tympan, en un son constaté, mais non entendu.

Dix minutes comme ça.

Peut-être un peu plus.

Puis...

— J'ai reçu une lettre.

Avant de dire ça, elle s'était levée, et manipulait un chaudron sur le poêle.

Distraite.

Il répondit par seulement un grognement inintelligible.

— As-tu compris, Cléophas, j'ai reçu une lettre. Il y avait une lettre pour nous autres au bureau de poste.

Et elle ajouta.

— Hier soir.

Cléophas, accoudé sur la table depuis un instant, grogna de nouveau.

Elle continua, impatiente.

— Pas une lettre de Claude, une lettre du gouvernement.

Cette fois, il répondit :

— Je sais.

— Comment, tu sais ?

— Lucile me l'a dit, au bureau de poste.

Elle marcha vers la table.

— Puis ?

Il ne la regarda pas tout de suite. Il avait les yeux fixés dehors, à travers la fenêtre, et regardait la mer. Sa voix était sourde, et manquait de fermeté quand il ajouta :

— C'est une lettre du gouvernement. La même sorte que Léon a reçue pour lui dire que son Paul s'était fait tuer de l'aut'côté.

— Tu le savais ?

— Oui.

— Tu ne parlais pas !

— Non.

— Pourquoi que tu ne parlais pas ? Notre Claude est mort, c'est pas un assez grand malheur ?

Il retomba dans son silence de tantôt.

— Tu savais que c'était moi qui avait reçu la lettre. J'te comprends plus, Cléophas, t'as jamais agi de même. Notre Claude est mort !

Elle ne pleurait pas encore. Elle frémissait seulement, et tremblait. Tout à l'heure, dans quelques secondes, elle éclaterait, mais pas tout de suite.

— J't'en ai pas parlé parce que j'le crois pas...

— Tu le...

— Non, j'le crois pas. On l'a-t-y vu seulement ? Ils nous ont pas montré le cadavre, hein ? Vas-tu me faire croire qu'un gars costaud comme le Claude ça s'tue aussi facilement que ça ? Ça prend pas rien qu'un Allemand pour le tuer ! Y'é pas mort, j'te le dis, moi, tant que j'aurai pas vu son cadavre, je l'croirai pas. Dans l'autre guerre, mon cousin Firmin était supposé être mort. Le gouvernement avait écrit à sa femme, puis tout. Y r'sout en '18, aussi faraud qu'avant. C'est la même chose pour Claude... Voyons, un gars solide, fort comme dix...

Elle opina, rangeant une larme d'un revers de main.

— C'est vrai qu'il est solide.

— Chez Castous, y'avait ramassé le Grand-Louis d'un coup de poing. Sans connaissance durant une demi-heure. Le Grand-Louis, c'est du monde, c'est batailleur, pis ça frappe. Claude l'a étendu. Tu vas m'dire qu'un gars de même ça se laisse tuer par un couillon d'Allemand ? Voyons, on est pas fou !...

Il se leva, et prit son chapeau pendu à un clou près de la porte. D'un coup brusque, il se l'abattit sur la tête.

— Déchire ça, c'te lettre-là ! Mets-la au poêle. Quand le gouvernement voudra conter des menteries, qu'il aille les conter ailleurs. Du butin comme Claude, ça s'tue pas d'même !

Et il sortit en marchant du talon, ferme dans son entêtement.

Elle resta un instant à songer, puis s'en fut prendre la lettre rangée dans l'armoire. D'une main leste, elle la déchira en deux et la jeta dans le feu. Et sur la flamme montant en renouveau rageur, elle proféra.

— Tas d'menteurs, va !

YVES THÉRIAULT

## PETITS POÈMES RETROUVÉS

### I

Était-ce vous ou la musique  
Qui frémissiez dans l'air colchique  
Petite fille aux mains glacées ?

Image en mon cœur effacée,  
Les arbres se paraient de vert  
Et nos yeux clos étaient amers.

Désolation des mains almées  
Que le refus a désarmées  
Inertes dans le grand lit blanc.

## II

Des larmes ferventes  
affluent de mon cœur  
perdue est la joie  
perdues sont les fleurs.

Je ferme les yeux  
sa robe m'effleure  
et me communique  
un tardif aveu.

Je la sens en moi  
présence irrédelle  
disputant la place  
à son Créateur.

Brûle donc mon cœur  
de l'attendre en vain  
perdue est la joie  
perdues sont les fleurs.

## III

Elles ont vaincu, ces jacinthes  
Aux bras de triomphants amours,  
Mais parfois aux cendres éteintes  
Reporte des désirs le cours ;  
Comme ce sont de pâles teintes  
Dont le printemps revêt l'éther,  
Elle suggérait des étreintes  
Peureuses au bord de la chair.

L'ancienne amie aux lèvres peintes  
Laisse un réseau de parfums lourds  
Et sa lèvre aux langueurs éteintes  
Eloigne de moi sans retour  
Les matins libres de contrainte  
Ne laissant que regrets amers  
De voluptés jamais atteintes  
Toutes éparses dans la chair.

Qu'importe maintenant sa plainte  
Que ton cœur désormais soit lourd  
Dédaignant la beauté de maintes  
Qu'il échappe aux charmes d'amour :  
Vous n'êtes que mensonge et feinte,  
Ames perfides, regards clairs  
Que brûle entre des bras de saintes  
La rose dure au cœur des chairs.

La nuit dérive dans les airs  
Et vaine dans mon cœur, la crainte  
Aux défunts souvenirs amers  
Étale une poupée déteinte.

*Février 1931*

## IV

Les vagues du matin dans leurs chocs éblouis  
Au sommet se teignaient d'une dentelle fauve  
Quand, les cheveux au vent, Aphrodité surgit  
Des glauques profondeurs de sa précaire alcôve.

Un char mystérieux la porte sur les eaux  
Pâle encore et semblable aux femmes de la terre,  
Savourant le plaisir de vaincre les oiseaux  
Dans sa course enivrée à l'ombre de Cythère.

Ses bras tendent au flot leur appel rayonnant,  
L'océan est un cirque où des chevaux l'entraînent  
Impavide et des mains domptant l'onde et le vent;  
Et chaque instant plus nue à nos yeux la ramène.

Et le pêcheur là-bas, pendant qu'Aphrodité  
Jette sa robe aux flots d'un œil impie dévore  
Ses formes dont le sel baise la nudité  
Dans l'azur flamboyant de l'océan sonore.

*Avril 1929*

## V

Devant l'affaissement trop dur  
De l'illusion, de l'azur,  
Et du seul soutien de la vie  
De ce cœur épris de survie,  
Silence devant toi, Marie.

O solitudes que j'envie,  
Grands bois voilant sa douce vie,  
Lac où se mire sa douceur,  
Vagues qui rythmez sa langueur,  
Insaisissable volonté  
De vous qui me l'avez ôtée,  
Silence devant toi, Marie.

Elle est là-bas, vierge qui prie,  
Pleine de lac, pleine de fleurs,  
Pleine de toute la douceur  
De tous ces appels composites  
Qui dans son cœur sont la visite  
De l'aube, des larmes de feu,  
Des oiseaux, de l'amour, de Dieu,  
De tout en elle que la vie  
Semble blesser avec envie;  
Silence devant toi, Marie.

*Octobre 1931*

ROBERT CHARBONNEAU

## LE CATHOLICISME POLITIQUE EN ALLEMAGNE

### I

En Allemagne, le catholicisme politique ne doit pas sa résurrection au 19<sup>e</sup> siècle à un mouvement religieux mais au désir impétueux de liberté qui avait saisi presque tous les peuples sous l'influence des idées de liberté, d'égalité et de fraternité répandues en Europe après la révolution française et la guerre de Napoléon.

Après la Réforme, l'apostasie de nombre de princes régnants et les dévastations de la guerre de trente ans, tristes suites de la scission religieuse en Europe, le catholicisme avait perdu en Allemagne son caractère public et son prestige. En certains endroits le catholicisme avait complètement disparu.

La vie publique était dominée par le protestantisme, les libres penseurs et une bureaucratie presque partout anticatholique. A peine pouvait-on encore parler d'une opinion publique catholique et l'Eglise se voyait réduite à conserver la flamme de la foi dans les cœurs des fidèles. A peu d'exceptions près les catholiques se recrutaient dans les classes pauvres. Ils étaient livrés sans défense à l'arbitraire ou bon plaisir des puissants et privés de beaucoup de droits dans les endroits où le protestantisme avait été élevé à la dignité de religion de l'Etat. Quand la vague de l'affranchissement du despotisme de la bureaucratie envahit l'Europe les catholiques allemands ne firent pas sourde oreille. Vu la situation sociale de la plupart des catholiques, ce n'étaient pas les masses des fidèles mais un nombre relativement restreint d'intellectuels catholiques qui cherchèrent à se faire entendre et à faire prévaloir leurs idées au milieu de la confusion et des inquiétudes provoquées par la propagation des idées révolutionnaires françaises.

Quand, après des années de troubles et de fermentation, la première Assemblée nationale allemande se réunit en 1848 dans l'église de Saint-Paul, à Francfort-sur-le-Mein, un des hommes les plus brillants dans cet aréopage de l'esprit et de l'éducation allemande fut le grand évêque catholique Emmanuel von Ketteler. Au nom du christianisme,

il réclamait la liberté pour l'individu et pour le peuple. Il savait qu'on ne peut lutter pour la liberté et les droits de l'Eglise si l'on n'exige pas d'abord la liberté et les droits de la personne humaine. La liberté pour tous est la meilleure garantie de la liberté de l'Eglise et si l'Eglise ne veut pas courir le risque d'être dégradée au rang de servante ou même d'esclave de l'Etat, elle aura toujours à réclamer et à défendre avec le même zèle et la même inflexibilité le respect des droits de la personne humaine. Ainsi, en luttant pour les droits inaliénables de la personne humaine contre la toute-puissance de l'Etat, les catholiques allemands sont rentrés dans l'arène publique. Ce catholicisme politique des temps nouveaux voyait devant lui des tâches de nature très différente de celles d'autrefois.

Au moyen-âge, l'Eglise catholique avait été la base unifiante de tous les Etats européens et le catholicisme le lien qui unissait les peuples. Mais la Réforme et d'autres tendances d'émancipation avaient mis en échec la puissance politique et constructive inhérente au catholicisme. Au 19<sup>e</sup> siècle, l'idée catholique en Allemagne n'était plus une force unifiante mais plutôt l'expression de la volonté d'une minorité séparée. Pour jouer un rôle influent dans la vie publique, le catholicisme se voyait forcé de devenir « politique ». Il s'agissait, avec l'aide de la majorité adverse, de faire prévaloir ses convictions et la volonté de la minorité restée fidèle et ainsi de forcer la machine de l'Etat à fonctionner selon les intérêts de la minorité. Le catholicisme politique en Allemagne est né le jour où les catholiques allemands se sont résolus de mettre au profit d'un monde inamical et ennemi le grand héritage de sa foi. Le catholicisme politique se distingue du catholicisme tout court—dont l'intégrité est protégée par l'Eglise—par la tâche qui lui incombe de garantir par des mesures appropriées le bien-être tant matériel que spirituel du peuple, de donner — toujours fidèle à la conscience catholique guidée par la foi et la doctrine de l'Eglise — des solutions aux problèmes de la société humaine auxquelles ni la Bible ni le catéchisme ne donnent de réponses adéquates.

En Allemagne, le catholicisme politique a vu le jour d'abord sous la forme d'une « Fraction catholique » dans la Diète prussienne et plus tard comme parti du Centre allemand. La fondation de cette Fraction au Landtag prussien fut, comme le nom l'indique, de nature purement catholique. Les fondateurs du Centre pourtant furent conduits par d'autres réflexions en obéissant aux expériences politiques qu'ils avaient faites. Ils ne voulaient pas que le Centre fût nommé parti catholique, ils le voulaient visiblement indépendant de toute ingérence extérieure. Les considérations qui déterminèrent cette déci-

sion peuvent se résumer brièvement : la dénomination catholique inclut nécessairement une certaine dépendance de la hiérarchie catholique, l'ingérence de celle-ci et en conséquence, dans une certaine mesure, la responsabilité de ces instances. Dans un Etat catholique, où les catholiques ne représentent qu'une minorité, et par conséquent sont toujours obligés de gagner l'appui de non-catholiques pour arriver à leurs fins, un parti dont la raison d'être est précisément de sortir des limitations de la minorité, semble mal avisé de se proclamer minoritaire et de faire croire que ses décisions sont prises sous l'influence d'intérêts qui ne sont pas communs à tous et qui pourraient même être dictés par une « puissance étrangère », le Saint-Siège. D'autre part, il est inadmissible d'accabler l'Eglise ou même le catholicisme de la responsabilité des décisions politiques prises par un parti. Il semblait aux fondateurs du parti du Centre allemand qu'il n'y avait pas de choix entre des avantages d'un côté et de l'autre, mais seulement entre des avantages d'un côté et des désavantages de l'autre. Ils se sont décidés pour un parti interconfessionnel, dont le caractère chrétien était hors de doute et de suspicion, ouvert à tous ceux qui étaient prêts à adhérer à son programme politique, inspiré par la volonté d'appliquer les valeurs du christianisme à la vie publique et aux lois de l'Etat. N'est-il pas plus facile, dans une société divisée sous l'aspect religieux, de réunir les hommes sur une base chrétienne que sur une base exclusivement catholique ? N'est-il pas plus facile de gagner même les acatholiques pour la cause d'une idée ou d'une exigence catholique si elles sont proclamées comme des postulats du bon sens, du bien commun et du progrès humanitaire ? Les dix commandements sont la chose la plus catholique du monde, l'Etat qui s'y conforme est gouverné à merveille — mais pourquoi les proclamer catholiques puisque nous savons que chaque homme les a inscrits dans son cœur. On appelle la politique un art, et non une science, parce qu'elle doit accomplir le possible, très souvent assez éloigné de ce qu'on voudrait atteindre. Le philosophe et le moraliste peuvent se contenter en disant : *In magnis voluisse sat est* ; le politicien a fait faillite s'il n'a pas réussi à atteindre ce qu'il fallait atteindre. Le parti du Centre était résolu d'arriver à son but : de réaliser autant que possible et par tous les moyens politiques son programme chrétien. Il était donc toujours prêt à accepter l'aide de chacun pour ses propres fins sans demander et sans examiner les motifs pour lesquels l'appui lui était accordé pourvu que cet appui ne fût pas nuisible à d'autres buts, peut-être plus hauts, qui lui restaient à atteindre.

Il était naturel que l'attitude du Centre ne trouvât pas l'approbation de tous les catholiques allemands. Il serait vain en effet d'es-

pérer que tout le monde catholique puisse jamais tomber d'accord sur la question de savoir si un parti catholique ou un parti interconfessionnel servait mieux les intérêts du catholicisme. Ce sont de bons et de grands catholiques en Allemagne qui ont attaqué le Centre à cause de son caractère interconfessionnel, mais la grande majorité du clergé et des masses catholiques lui ont donné leur confiance. Ils l'ont regardé comme le meilleur défenseur de leurs droits. L'idée que la plus grande majorité des catholiques allemands avaient de l'Église militante les a incités à quitter la tour de leur forteresse catholique et de porter leur drapeau parmi les autres. Ils ne croyaient pas qu'une espèce de ghetto catholique, la séclusion des catholiques des autres camps pourrait satisfaire leur volonté d'être des soldats du Christ au milieu de leur peuple. Car il va de soi qu'un catholique appartenant au Centre n'ôta pas son vêtement catholique en tant que centriste. Au contraire, l'histoire du Centre est la meilleure preuve que ce parti recrutant ses partisans dans toutes les confessions a toujours été le champion du catholicisme, en Allemagne.

Malgré les précautions prises pour éviter que le parti du centre ne devint le parti de la minorité, il semblait que le Centre ne sortirait pas des limites et de l'isolation de la confession catholique. A peine Bismarck avait-il jeté les bases du nouvel empire sous l'égide prussienne, qu'il se laissa séduire par son propre penchant et la vague nationaliste-libéraliste qui le portait et ouvrit une campagne d'un acharnement et d'une étendue jamais connus en Allemagne contre l'Église catholique. L'Église fut dénoncée comme un organisme étranger dans le nouvel Etat national. Les protestants et les nationalistes croyaient le temps venu d'achever l'œuvre de Luther : créer une seule Église allemande dans un empire enfin uni. Une guerre éclata, de nature religieuse autant que politique. La lutte religieuse fut conduite par les évêques et les prêtres avec un zèle et une fidélité incomparable, tandis que le Centre s'adonnait au combat politique agissant toujours avec autant de prudence que d'inflexibilité. Les chefs du Centre reconnurent très vite qu'une défaite de Bismarck dans le Kulturkampf qu'il avait déclenché était peu probable s'il n'était pas possible de le contrecarrer sur d'autres points et de lui démontrer ailleurs la force du Centre. Le grand leader Ludwig Windthorst savait qu'il ne vaincrait pas son puissant adversaire, s'il ne faisait pas sortir son parti de la tour fortifiée où il défendait les droits de l'Église pour lutter dans les vastes champs de la politique où le Centre n'était plus condamné à rester seul. Le combat pour la liberté de l'Église avait gagné les masses des catholiques à la cause du Centre. Chaque coup donné à

l'Eglise par Bismarck renforçait l'armée de ceux qui se mettaient en marche contre la puissance du chancelier. Les adhérents que le Centre gagnait ne vinrent cependant pas seulement pour augmenter les troupes combattant pour l'Eglise mais aussi parce que le Centre commençait à demander avec force et insistance des progrès dans la législation sociale, des lois qui protégeraient la liberté et les droits de tous, des pauvres comme des riches. Moyennant sa politique prudente et habile, particulièrement dans le domaine social, le pouvoir et l'influence du Centre au Reichstag allaient croître sans cesse et forceraient bientôt les autres partis d'accepter comme président du Reichstag un de ses membres. La création de grandes organisations, à la fois catholiques et interconfessionnelles, dans les masses renforçèrent encore la puissance du parti parce qu'elles lui assurèrent des amis fidèles et convaincus. Sa puissance croissante força Bismarck d'ouvrir les yeux. Celui-ci était un réaliste, et il reconnut le risque qu'il courait en poursuivant la lutte contre l'Eglise catholique. Le Centre avait acquis une force qui pouvait paralyser l'activité du chancelier dans d'autres domaines, le rendre peut-être incapable de faire n'importe quelle politique. Windthorst était arrivé à son but ; Bismarck avait besoin de lui ; il ne pouvait plus se dispenser de son aide. Ainsi Bismarck se vit obligé, un beau jour, d'arrêter la persécution de l'Eglise et de se rendre compte qu'il avait perdu la guerre contre le catholicisme. Bismarck lui-même a réparé les plus grands torts qu'il avait infligés à l'Eglise. Mais il fallut attendre la première guerre mondiale pour éliminer les derniers restes des abominables lois qui avaient été promulguées contre le catholicisme sous l'Allemagne impériale créée par Bismarck.

Le Centre sortait victorieux de cette longue lutte qui avait duré presque vingt ans. Il avait cassé la chaîne par laquelle ses ennemis avaient cru pouvoir l'attacher au Pape et le rendre ainsi toujours suspect du point de vue national et incapable de s'allier avec d'autres partis nationaux. Il est intéressant de se rappeler que Bismarck lui-même a essayé le même truc en demandant au Pape d'user de son influence pour briser l'opposition du Centre à certaines demandes militaires. Le Vatican se rendit à cette demande, mais Windthorst rejeta avec autant de respect que de fermeté l'ingérence du Vatican dans une affaire purement politique. La correspondance entre le secrétaire d'Etat, le cardinal Jacobini et Windthorst représente une documentation classique de l'indépendance des laïques en matière politique. Quelle joie pour les ennemis du Centre — et au cœur de Bismarck ! — si le Centre avait cédé à la demande du Vatican. Sa situation aurait été comparable à celle des communistes de nos jours qui sont accusés

de recevoir leurs ordres politiques de Moscou. Le Centre n'a pu éviter d'être accusé d'obéir aux ordres de Rome, mais jamais un fait, une action n'a donné raison à ceux qui mettaient en doute son patriotisme. Les masses catholiques allemandes comprirent très bien la politique du Centre, grâce aux travaux infatigables des organisations religieuses, professionnelles ou éducatrices où le Centre comptait des amis fidèles. Parmi celles-ci, il faut nommer la grande Association populaire pour l'Allemagne catholique qui se proposait de donner aux masses catholiques une éducation civique et de leur fournir les armes dont elles avaient besoin dans leur lutte quotidienne contre les ennemis de l'Eglise et particulièrement contre les doctrines socialistes.

Les démocrates-sociaux s'étaient formés presque en même temps que le Centre, à la faveur du mouvement général de libération de l'autocratie. Sur le terrain social, nombre d'affinités et d'intérêts communs rapprochaient le Centre et les socialistes, mais dans le domaine religieux et en ce qui concerne les questions fondamentales de la vie, il y avait une lutte acharnée entre les deux partis. Il semblait même que jamais une alliance entre les deux ne soit possible. Le socialisme et le christianisme sont opposés l'un à l'autre comme l'eau et le feu, avait dit un grand chef socialiste et il semblait que la même chose fût vraie du Centre et des socialistes en Allemagne. Mais les nécessités politiques en firent des alliés et, si étrange que cela paraisse, la catastrophe qui menace aujourd'hui le genre humain aurait été évitée si le Centre et le parti socialiste en Allemagne avaient pu conserver leur alliance.

Pendant la première guerre mondiale, les socialistes allemands qui avaient toujours rejeté les crédits militaires s'unirent aux autres partis et firent preuve d'esprit et de fidélité nationale. L'issue de la guerre mettait les socialistes devant une tâche imprévue et gigantesque. La défaite militaire signifiait l'écroulement de l'empire que Bismarck avait fondé sur la force de l'armée prussienne et la fidélité des princes, non sur la fidélité de la nation. L'effondrement militaire paralysa la bourgeoisie qui avait eu une confiance aveugle dans la monarchie et mit d'un seul coup au premier rang les masses du prolétariat qui avaient été en grande partie le domaine du socialisme. Mais la révolution qui accompagna l'écroulement militaire mit en évidence que ce n'étaient pas les socialistes, mais les communistes qui étaient prêts à prendre le pouvoir. Le désordre résultant de la défaite et l'abolition des pouvoirs traditionnels jouèrent en faveur de la révolution mondiale proclamée par Lénine. Puisque toutes les classes dirigeantes de la veille avaient disparu il ne restait qu'un rempart contre la vague du

communisme, c'était le parti des démocrates sociaux. Leur décision a été ferme dès le premier jour : contre Moscou, pour la démocratie ! Les élections à l'Assemblée Nationale ne donnèrent pas la majorité aux socialistes, mais avec le Centre et les démocrates ils étaient à même d'obtenir une majorité très solide.

Les chefs du parti du Centre avaient bien reconnu, pendant les semaines qui s'étaient écoulées entre l'effondrement du mois de novembre 1918 et les élections du mois de janvier 1919, que les masses catholiques désiraient un Etat démocratique et social avec le même enthousiasme que les démocrates-sociaux. Quoique leur attitude fût déterminée moins par l'attente de l'Eglise que par un instinct qui, aux moments dangereux, semble diriger les peuples comme les individus. L'Eglise n'a jamais eu à regretter la décision prise par les masses catholiques, car la coalition entre le Centre et les socialistes a donné à la jeune République une Constitution qui, très différente de celle de l'empire de Bismarck, a garanti à l'Eglise toute sa liberté et aux catholiques tous leurs droits. La nécessité de collaboration avait uni les socialistes et les centristes sur une nouvelle base où, pour atteindre des buts communs, les vieilles inimitiés ne furent pas seulement oubliées, mais où beaucoup d'antagonismes d'autrefois furent même écartés. Les socialistes ne se désistèrent pas seulement de leur lutte de longue date contre l'Eglise et contre Dieu, mais le parti donnait même des preuves à chaque occasion de son respect et de sa tolérance pour les convictions religieuses d'autrui.

Sur cette base de respect réciproque la coalition des socialistes et du parti du Centre s'est maintenue en Prusse, le plus grand et le plus puissant Etat dans le Reich, jusqu'au jour où l'heure fatale a sonné pour la République allemande. La République de Weimar est tombée victime de ses ennemis parce que cette même coalition n'a pu être maintenue au parlement fédéral du Reich. Il y a une note ironique dans la tragédie de la République. Elle se trouve dans l'erreur commise par les pères de la Constitution de Weimar, qui, par zèle démocratique, stipulèrent la représentation proportionnelle. Ainsi les partis pullulaient-ils en Allemagne. On en comptait plus de trente et le résultat se faisait clair dès les premières élections au Reichstag en 1920 : la grande majorité qui avait créé la Constitution fut réduite à une minorité. Tandis qu'en Prusse, grâce à la coalition des socialistes et du Centre, appuyés par les démocrates, le gouvernement restait stable, au parlement fédéral du Reich il n'y avait plus de stabilité. Les gouvernements qui se succédaient rapidement devaient chercher des majorités tantôt à gauche, tantôt à droite — ce qui eut pour conséquence que seul le parti

du Centre eut toujours la responsabilité des actes du gouvernement tandis que les autres partis se défilèrent quand bon il leur semblait. Sans le Centre aucune majorité ne fut possible jusqu'au jour où les extrémistes furent à même de former tout seuls une majorité : les nationaux-socialistes avec les communistes ou avec leurs satellites à droite.

Le jeu parlementaire auquel le Centre, au Reichstag, se croyait obligé, n'a pas toujours trouvé l'approbation des masses catholiques qui sont restées fidèles à la pensée de la collaboration de tous les éléments sincèrement dévoués à la République. La vérité historique exige de constater que tous les cercles catholiques en Allemagne n'étaient pas animés de la même résolution de maintenir et de protéger la République. Ce fait a contribué au lamentable manque de confiance de la République dans sa propre force et au manque de volonté des gouvernants de se maintenir au pouvoir et de défendre la démocratie de toutes leurs forces. Après la défaite du Reich impérial, un grand évêque bavarois avait condamné la République comme un bâtard né de la trahison et du parjure (condamnation injuste, parce que l'empereur avait pris la fuite sur le conseil de ses généraux et avait délié les Allemands de leur serment de fidélité), exemple suivi par les autres princes allemands. Mais les catholiques bavarois, qui jusqu'à ce jour s'étaient réunis avec les autres catholiques allemands dans le parti du Centre, s'en séparèrent après la révolution parce qu'ils n'approuvèrent pas la coalition du Centre avec les socialistes et, quand le peuple allemand eut à élire pour la première fois le président du Reich, les Bavarois ne votèrent pas pour le catholique centriste Wilhelm Marx qui était appuyé par les socialistes, mais pour le candidat de la droite, Hindenburg, qui, plus tard, devait trahir la République aux mains des nazis. Ce triste monsieur von Papen, dont le caractère n'a plus besoin d'être révélé, n'était pas un isolé dans l'Allemagne catholique ; il était malheureusement le porte-voix d'une grande partie de l'aristocratie catholique. Eux aussi étaient hostiles à la collaboration du Centre avec les socialistes et, voyant dans la République une création de cette collaboration, leurs sentiments pour elle manquaient d'amour et de respect.

C'est dans ces cercles catholiques que Hitler espérait étendre ses sphères d'influence. Mais les efforts de von Papen pour réunir dans des organisations créées à cet effet les masses catholiques ont complètement échoué — malgré la capitulation des chefs du parti du Centre devant les menaces du nazisme, malgré aussi le concordat que le Vatican crut devoir conclure avec le régime hitlérien. Il est vrai que ces

deux faits ont largement contribué à décourager nombre de catholiques, résolus à combattre le nazisme. Mais la persécution du catholicisme, inaugurée par les nazis sans aucun égard au concordat et aux promesses données par Hitler, a bien vite effacé tout doute sur l'altitude que les catholiques auraient à prendre contre le nazisme. Aujourd'hui, il n'a plus de clair-obscur autour du nazisme : ni à Rome, ni parmi les catholiques allemands qui méritent encore d'être appelés de ce nom. Il n'y a plus d'organisation catholique hors de l'Eglise en Allemagne et le nazisme voudrait croire qu'il a détruit les forces du catholicisme politique. Il sait pourtant qu'il se trompe, que le catholicisme politique sera sur place le jour où le nazisme sera jugé. Ce jour-là il ne sera pas seul ; il acceptera de nouveau l'aide des compagnons qui viendront de tous les côtés pour faire avec lui la besogne qui s'imposera. Le nazisme a dégradé et avili l'être humain — il a contre lui, en Allemagne comme partout au monde, tout homme qui sait qu'il a été créé à l'image de Dieu.

CHARLES SPIECKER

## LE LEGS SPIRITUEL D'ESTAUNIÉ

« Le fauteuil d'Edouard Estaunié à l'Académie Française est vacant. » Telle est la brève note reçue l'été dernier par les Presses associées.

Ceux qui le connaissaient pleurèrent la perte d'un ami et d'un grand Français mais l'annonce de sa mort ne causa pas une surprise absolue. Le miracle est bien qu'il ait pu vivre si longtemps dans un monde croulant et dont il avait senti vaciller les bases avant que la tempête ne se fût abattue sur l'Europe. Sa sensibilité qui sortait du commun et touchait à l'inévitable désastre comme une antenne délicate saisit les ondes sonores venues d'un autre continent et la vision de ce qui allait arriver le torturait minant un corps déjà fragile et usé par d'importants travaux de guerre et d'après-guerre.

Sa mort fut en harmonie avec sa vie : vie grande en soi, toute dévouée à un idéal humanitaire et à une patrie qu'il aimait ; quelque grande que fût la tâche requise et malgré des forces limitées, Estaunié ne refusait jamais son concours lorsqu'il le croyait utile à la France et aux progrès de l'humanité. Nul acte de sa vie n'est plus probant à cet égard que l'héroïsme de sa fin. D'impérieuses raisons de santé ayant fait de lui un demi-exilé en Suisse où il avait trouvé depuis plusieurs années le seul spécialiste capable d'apporter à d'incessantes souffrances quelque soulagement, il décida cependant, lors du désastre militaire de 1940, sentant la mort proche et malgré des obstacles presque insurmontables, de revenir vers son pays menacé. Il ne lui suffit pas de franchir la frontière : soutenu par sa volonté seule, il arriva à se frayer un chemin — combien douloureux — en sens inverse de celui que l'on suivait en général à ce moment : vers son cher Paris. Il y arriva alors que la ville était déjà occupée par les troupes allemandes et y resta, soldat fidèle au poste, supportant les privations matérielles et d'indicibles souffrances morales jusqu'à ce que la mort le prit, le 15 avril 1942.

Il y aura après la guerre, plus que jamais, besoin d'héroïsme et besoin de recourir à des œuvres dont la vigueur morale soit d'une belle qualité. Telles sont celles d'Estaunié. Si, en d'autres périodes de crises nationales, où la volonté avait failli et le courage diminué, les Français se sont tournés vers Corneille et vers Pascal pour retrouver de nobles raisons d'agir et affermir ainsi leur pouvoir de résistance et d'attaque dans la lutte contre l'extérieur et contre eux-mêmes, les générations futures trouveront en Estaunié une plus haute tonalité morale, elles auront de lui des conseils qui raviveront leur énergie et leur inspireront des pensées et des actes d'une rare valeur.

Il est à bon droit considéré comme formant lien entre les romanciers du XIX<sup>ème</sup> et ceux du XX<sup>ème</sup> siècle; ses écrits gardent sans doute les traits traditionnels du roman français, mais les combinent en même temps avec l'interprétation toute moderne des actes humains au moyen de l'inconscient. Le thème de la vie secrète y est frappant, caractéristique, et fait de lui un précurseur. Il ne put cependant échapper à l'influence du courant général de pensée appartenant au siècle qui le vit naître «Taine et Renan ont déteint sur toute notre génération» dit-il. Et comme ses illustres prédécesseurs de l'école naturaliste, il chercha son inspiration dans le domaine des Sciences Naturelles. Ses études de polytechnicien ne firent que renforcer cette tendance à la précision. Mais, tandis que les naturalistes avaient l'ambition de créer le «roman scientifique», Estaunié voulut donner au romancier le rôle de «découvreur», la vie de l'auteur de romans devant, selon lui, être consacrée comme celle du savant, à pénétrer le mystère, les forces secrètes qui entourent la vie d'un homme. Son but, sa préoccupation constante se centrent donc autour de l'analyse des motifs inavoués, des désirs refoulés et déterminant les actes des hommes. Par cet état d'esprit, Estaunié appartient bien au XX<sup>ème</sup> siècle et dans ce domaine réside son originalité.

A première vue, rien dans sa vie n'explique ses œuvres. Peu d'auteurs ont plus rigidement séparé le champ de leurs expériences personnelles de celui de leurs créations littéraires; il détestait les «confidences» et se proclamait le plus objectif des romanciers. A l'exception de quelques réminiscences de son enfance dans *Tels qu'ils furent*, on ne trouve dans ses récits aucun incident qui lui soit arrivé.

Cependant, sans être pour cela subjectif, le littérateur ne trouve le point de départ de ses écrits qu'en lui-même, et il est strictement

vrai qu'Estaunié a fait son autobiographie spirituelle. Dans ses premiers romans, il aborde les problèmes créés par son éducation de petit garçon, *l'Appel de la route* fait écho aux angoisses progressives de ceux qui ont perdu un être aimé et *l'ascension de Monsieur Baslèvre* est tout imprégné par le parfum d'un grand amour d'âme. En outre, les influences multiples et contradictoires qui se sont exercées sur ses premières années sont indispensables à connaître pour comprendre sa carrière d'écrivain. Car le besoin d'écrire était fondamental dans cette nature pleine de tendresse et choyée par une mère veuve et qui l'adorait ; mais ce tempérament poétique fut mis en lisières par un grand-père autoritaire et entier dans ses idées, cet esprit alerte et enclin au mysticisme fut obligé de subir le dressage de la préparation stricte entre toutes, que requiert l'admission à l'école Polytechnique, où il entra et où il s'imprégna de philosophie positiviste et matérialiste ; il fut forcé de faire face aux exigences d'une carrière d'ingénieur et à l'ennui d'une vie de bureau ; mais il se dédommagea et se libéra par la création d'œuvres d'art.

On sait qu'en France, une longue période de repos est allouée pour le déjeuner des bureaucrates, qu'ils soient dans les affaires ou dans les administrations : tous les jours on pouvait donc trouver le jeune ingénieur Estaunié, entre midi et 2 heures, assis à la table d'un café, devant une tasse pleine, qui se refroidissait, oubliée, et l'esprit perdu dans un autre monde, tandis que la main remplissait d'une écriture fine la page posée devant lui. Rien ne pouvait le distraire de ce travail quotidien, le seul, qui lui importât vraiment, car il savait que sa vocation était celle d'écrivain. Ainsi, mis en face de deux nécessités absolues : l'obligation matérielle d'avoir une situation et l'obligation morale d'écrire, il avait délibérément tracé deux chemins parallèles dans la route de sa vie : parallèles, c'est-à-dire non convergents. Pendant 34 ans, il servit donc son pays comme ingénieur de l'État affecté à des postes divers, dont le plus longtemps rempli fut celui de Directeur des Téléphones à Paris, et en même temps, produisit aux heures de détente du milieu de la journée et souvent au prix d'un long et difficile labeur, ses premières œuvres.

La publication de *L'Empreinte* en 1895, lui amena pour la première fois un public assez étendu. La controverse que ce livre suscita et la distinction qu'il lui valut à l'Académie, le firent définitivement connaître. *L'Empreinte* est une description magistrale de l'impression indélébile qu'une éducation dirigée par les Jésuites peut

faire sur l'esprit d'un jeune garçon à l'âme sensible, déjà impressionnée par la piété rigoureuse de son grand-père; tout cela est parfaitement rendu, évoqué, recréé, authentique; et cependant Estaunié évite la facile méthode de l'autobiographie; on sent la force du pouvoir séculaire enveloppant l'âme juvénile, l'enserrant de ses plis. Tout désir extérieur à l'ordre est amorti, l'indifférence à ce qui est humain gagne, progressive, et peu à peu, toute initiative meurt: « Obéir, rien qu'obéir » jusqu'à ce qu'il soit près d'entrer dans la Compagnie. Or une visite à la Capitale, inattendue, réveille soudain sa volonté et après un conflit moral dramatique, le jeune héros, Léonard décide de se libérer de ce joug qui le déforme et l'emprisonne. C'est donc au moment où la porte est prête à se refermer pour toujours qu'il s'échappe vers le monde extérieur. Mais les déceptions et les insuccès l'y guettent. Il se rend compte trop tard que sa première éducation l'a marqué d'un sceau si appuyé qu'il ne pourra jamais être effacé. Alors, brisé par la lutte, ne croyant même plus en Dieu, il revient vers ses maîtres dont les bras sont toujours ouverts, avec le désir désespéré de retrouver la foi de sa jeunesse.

*L'Empreinte* est sans conteste l'une des œuvres les plus puissantes d'Estaunié. Si aucun de ses romans postérieurs ne lui ressemble par les circonstances extérieures et s'il semble être entré dans un monde différent avec *La Vie secrète* (1908), celle-là pose cependant la pierre angulaire de tout ce qui parut ensuite. « C'est un livre d'attaque. »<sup>1</sup> La toute première impression est vive: le lecteur sent qu'il y a là l'énoncé d'une thèse, mais les résonances profondes du roman vont beaucoup plus loin; c'est un appel aux armes pour la défense de la Liberté: liberté de l'âme de l'individu qui cherche à affranchir la meilleure partie de lui-même de toute servitude humaine fatale à son excellence; c'est la revendication du droit de la conscience à faire son choix; c'est une vigoureuse avancée contre toute tactique empiétant sur la dignité de l'être, atrophiante sa volonté et son pouvoir d'aller vers le Bien.

Ce premier roman contient donc les idées principales et pose les problèmes qui occuperont son esprit pendant les années qui vont suivre. Les premières pages nous montrent Léonard sortant de la chapelle dans un état émotif proche de l'extase: « Encore grisé par la procession divine, il éprouvait un grand désir de solitude. Ah! être seul, différent des autres... Inconsciemment, un mot voltigeait dans

(1) Maurice Beaubourg, Ed. Estaunié, Rev. Hebdomadaire, 22 juillet 1933.

sa pensée : Aimer ! Aimer ! » Un prêtre passant par là par hasard, ne dit que deux phrases : « Eh ! bien, Clan, cette fête ? — Hélas ! finie, Père ! — Allons, soyez heureux ! » et une page plus loin : « Eh bien, mon cher Léonard, le Bon Dieu vous a-t-il rendu heureux ? » Et c'est ainsi que la recherche commence : où se trouve le bonheur pour l'individu ? pour la masse ? pour l'humanité ? Le thème tragique de la solitude réservée à l'être de choix, à l'élu, et la dominante de l'amour, seront désormais mêlés et se développeront en chants alternés dans toute l'œuvre.

Pendant les années qui suivirent immédiatement la publication de *L'Empreinte*, il continua cette étude ardente et angoissée des grands problèmes humains. De quel côté se trouvait la solution ? Ses connaissances scientifiques et son éducation religieuse avaient laissé en lui des marques ineffaçables. Après l'École Bossuet, où il travailla sous la direction d'esprits de premier ordre comme ceux de l'Abbé Thénon et de Monseigneur d'Hulst, de l'Institut Catholique, et pour lequel il avait un respect qui touchait à la vénération, il s'était enrichi au contact de ses professeurs de l'École Polytechnique, cette si célèbre Grande École, où sa promotion fut parmi les plus brillantes. En parlant d'Alfred Capus, son prédécesseur à l'Académie, il définit le rôle que les sciences précises jouèrent dans sa vie : « Le stage au milieu de formules nées d'une logique continue mais impérieuse, et que la moindre imprécision suffit à défigurer n'est jamais qu'un séjour dans le domaine du bon sens et de la propriété des termes... De telles rencontres avec une vérité que, très jeune, on n'est point tenté de discuter, tant elle semble échapper aux atteintes de la critique, ont quelque chose d'enivrant ! On y gagne la conviction momentanée que l'absolu existe sous les yeux et que dès lors l'explication du monde devient possible. C'est à la fois une invitation séduisante à la recherche et la première étape sans désillusion ni fatigue sur le chemin au bout duquel toute philosophie trébuche » !

Le respect qu'il éprouvait à l'égard de l'enseignement reçu, ne signifie pas qu'il acceptât l'opinion alors courante que les recherches de l'homme dussent obligatoirement avoir leur fin à l'intérieur des Sciences de la Nature. C'est dans *Le Ferment* qu'il étudie le rôle de la science dans le monde et qu'il la rejette catégoriquement comme explication absolue et salvatrice : « Ah ! la Science, dit Jauffraigne, depuis un siècle elle doit guérir l'humanité ! » Au lieu de guérir les maux de l'humanité, au lieu de venir pour sauver, elle est venue pour tuer et perdre : « Cette science positive à laquelle la rai-

son s'attache désespérément vient détruire les notions de Bien et de Mal, vague religion naturelle qui succède à la religion morte.» La conclusion fait sonner une note désespérée. Oui, nous jeunes gens, imprégnés par une éducation scientifique, nous sommes le levain, « Non pas le ferment de vie... mais bien le ferment de mort, celui que les bourgeois aveugles ont cultivé et dont ils vont mourir. »

Pour l'art littéraire, *Le Ferment* est nettement inférieur à *L'Empreinte* et aux œuvres suivantes. Il y a une absence d'harmonie entre cette philosophie négative et la foi active de l'écrivain; tandis que le roman avance, laborieux, il est clair que l'auteur n'est pas satisfait de ce qu'il présente au monde. La conviction qui l'anime à l'ordinaire manque ici, et avec elle la force et le dynamisme qui caractérisent ses autres œuvres. C'est le moment critique de sa pensée. Il est arrivé à la croisée des chemins. Il semble convaincu que ni la religion organisée, ni la science et encore moins les systèmes politiques et économiques ne peuvent régénérer la société ou expliquer les souffrances humaines. Il faudra regarder ailleurs.

Un silence de six années entre la publication de *l'Épave* et celle de *La Vie secrète* est indicatrice de cette recherche. A ce point de son évolution intérieure, il rejette violemment la phrase célèbre : « Je ne crois qu'à ce que touche mon scalpel », c'est au contraire dans les domaines que la main ne touche pas et que l'œil ne perçoit pas, que réside le réel. »

On aimerait pouvoir faire les lectures d'Estaunié, avec lui, pendant ces années et pénétrer à l'intérieur des heures de réflexion, qui doivent avoir ponctué sa vie fiévreusement active, mais l'étude des influences est chose hasardeuse et tout essai de conjecture à propos de ce qu'il doit à la pensée contemporaine est au-delà des limites de cet article. Il ne prit aucune part, pendant la période 1902-1908, au mouvement littéraire de la capitale, mais il existe une ambiance, dont les penseurs et surtout les esprits intuitifs, sont avertis. Quelle que soit donc l'origine de la nouvelle orientation qu'a prise la pensée d'Estaunié, on ne pourra laisser de côté pour l'expliquer, ce qu'il peut devoir à des esprits comme celui d'Henri Bergson. Celui-ci, en 1890, était, en effet, le plus représentatif de ceux qui commençaient à s'opposer à l'intellectualisme de la pensée française. Auparavant, Freud était venu à Paris en 1885; il avait ouvert de nouveaux horizons sur l'étude du subconscient, et présenté sous un jour nouveau les problèmes qui préoccupaient Estaunié. Novalis, dont le thème principal était la complète renonciation à soi et Selma Lagerlöff dont

les écrits sont pleins de cette vie secrète dessinée en ombres délicates sur un fond général d'amour de l'humanité, peuvent encore avoir stimulé une pensée déjà engagée dans cette direction. Cependant, il est improbable que ces thèmes aient été suggérés par d'autres à Estaunié. Il est beaucoup plus admissible qu'il arriva à ses conclusions par ses propres réflexions, tournant ainsi le dos aux idées de ses anciens compagnons de jeunesse et nourrissant ses convictions par des observations faites sur le monde qui l'entourait. Le grand Pascal, lui fut un fidèle compagnon. La valeur de l'Individu semble, après l'aube du XXème siècle, avoir gagné en importance dans la pensée humaniste, qui s'est ainsi rapprochée de celle de Pascal, comme de celle de Montaigne et de toute leur postérité spirituelle, si avide de connaître le cœur humain. « Pascal possède au plus haut degré d'intensité, dit Sainte-Beuve, le sentiment de la personne humaine. » Pascal le savant s'est toujours éloigné de la matière pure. Les merveilles de la mécanique de notre âge l'auraient probablement laissé aussi froid qu'Estaunié, pour qui « Toute science et toute la philosophie ne valent pas le moindre mouvement d'amour »... cette phrase de Mauriac, exprimant l'idée de Pascal, pourrait être prise comme exergue de la pensée estaunienne.

L'idée de la régénération de l'individu par l'amour domine en effet de haut, l'ensemble de toutes les autres. Des premières pages de *La Vie Secrète* au chapitre final de *Madame Clapin*, le pouvoir magique de l'amour désintéressé donne à ses personnages cette qualité animatrice qui les différencie de ceux de ses illustres prédécesseurs Balzac et Zola. Et ce changement dans l'évolution des caractères est mis en vedette dans le passage suivant de *La Vie Secrète* « Révolution des cœurs que nul ne reconnaît plus... Le Pêcheur devient sublime : Thérèse en sauvant qui l'approche est conquise à son tour : parce que Mlle Peyrolles s'est sacrifiée, une joie maternelle la ressuscite : parce que la charité a retenu M. Taffin, la résignation lui est impossible. Tous ceux qui se donnent sont élus ! Seul, l'égoïsme tue. Lethois en meurt. » Ils sont touchés comme par une grâce divine, et des vies sans accent, tournées uniquement vers elles-mêmes, deviennent capables de sacrifice. Mlle Peyrolles, le curé Taffin, le Pêcheur de *La Vie secrète*, Juste et Claude de *Les choses voient*, M. Baslèvre, de *l'Ascension de M. Baslèvre*, Théodat, de *L'Infirmes aux mains de lumière* et la plus dramatique des créations d'Estaunié, *Madame Clapin*, qui, à travers les voies tortueuses du crime, du vol, de l'assassinat et du suicide, récolte le bonheur d'une fille qu'elle aime, tous, sont régé-

nerés par leur amour. Illuminée par l'esprit, leur volonté pousse chacun d'eux vers le suprême sacrifice de soi-même, vers ce qu'un critique a appelé avec justesse « Une conversion laïque, foncièrement sincère et désintéressée ». Le sort de ceux qui n'écoutent pas la voix intime de la Vie secrète, est d'être éloignés pour toujours de la grâce. Léonard, dans *L'Empreinte*, se rappelant ses essais futiles pour se faire une place dans le monde et les raisons de son tragique échec, découvre clairement que la peur et non l'amour a été le motif de tous ses actes. Il n'a jamais aimé. Ce n'est pas Madame Clapin, lourde de crimes, qui a commis l'impardonnable péché, mais Lethois qui ne s'est jamais donné, qui n'a jamais aimé que lui. C'est son égoïsme qui le tue, et Madame Clapin, dont l'amour maternel est si grand, qu'elle a tout sacrifié au bien-être de sa fille, expie ses crimes et est sauvée. Dans *l'Appel de la Route*, Geneviève Lormier dont la passion pour Renée, ne la conduit qu'à se rechercher elle-même, et non le bonheur de l'être aimé, est consumée par le feu avec tous ceux qu'elle chérissait. *L'Ascension de M. Baslèvre* est l'une des plus admirables études et peut-être le meilleur exemple de la révolution, de la complète transformation subie par l'âme aimante. M. Baslèvre, comme des milliers de fonctionnaires, semble avoir une vie si régulière que toute étincelle de personnalité en a été éteinte : il ne vit que pour lui en vieux garçon. Mais la destinée le change en héros, et nous nous apercevons de la transformation complète de son caractère par des incidents très simples et très significatifs. Pour la première fois de sa vie, il fait attention aux fleurs : « Après la caserne, on trouve un fleuriste. M. Baslèvre s'arrêta aussi devant les fleurs. Jusqu'à ce moment il ne s'était jamais occupé d'elles, ni demandé qui peut les acheter : qu'il y eût de par le monde des roses ou des tulipes lui était indifférent, et voici que, séparé d'elles par une vitre, il se disait : « Comme cela doit sentir bon à l'intérieur ! » Il n'alla pas toutefois jusqu'à entrer : qu'aurait-il fait d'un bouquet ? L'amour est sur le point d'envahir sa vie et déjà il parfume l'air printanier qu'il respire ! C'est d'abord un sentiment égoïste, puis une flamme de dévouement purificatrice, et M. Baslèvre gravit le calvaire de l'immolation de soi. Claire donne la définition estaunienne de l'amour vrai : « Si l'amour fabrique du bonheur, ce n'est jamais pour lui, mais seulement pour l'autre. Il ne prend rien, il donne tout. » Pour créer le bonheur de la femme qu'il aime, M. Baslèvre accepte tous les sacri-

(1) Cité par Beaubourg, dans l'article ci-dessus.

fices sans même la consolation de savoir que son amour est partagé. La route monte ainsi lentement, jusqu'au sommet où l'amour, comme Dieu « Ne se recherche pas soi-même. »<sup>1</sup>

Il ressort de la précédente esquisse des idées d'Estaunié que ses romans révèlent des qualités dramatiques évidentes : la solitude et l'attente dans l'angoisse sont dominantes, or rien ne comporte plus de drame que ces deux sentiments. La résistance à tout agent qui diminuerait l'âme et la révolution qui s'ensuit pour cette âme ne marquent pas seulement que le suprême commandement est de vivre pour les autres, mais emportent la nécessité de déraciner les croyances vieilles en soi et les idées anciennes devenues des choses sans vie, donc fausses. La lutte n'est pas tant contre les défauts dus à des prédispositions de tempérament ou à des tendances héréditaires qui réduisent l'élément de responsabilité personnelle, que contre notre éducation dans la famille (*Tels qu'ils furent*), contre nos habitudes (*La vie secrète*), contre notre milieu (*Les choses voient*), toutes choses qui peuvent étouffer en nous le meilleur de nous-mêmes. La vérité que chacun de nous découvre, notre vérité, portera défi aux traditions, aux lois et aux institutions humaines à chaque pas de la libération. Dans cette guerre totale aux croyances adventices qui tendent à déformer et à paralyser l'âme, Estaunié a une telle technique dramatique qu'elle aurait pu faire de lui, s'il avait choisi cette voie, l'un de nos grands auteurs tragiques.

S'il a été un précurseur pour le thème de la vie du rêve, il est clair qu'il ne suivit pas nos psychologues modernes dans leur théorie de la désintégration de l'âme et de la destruction de la personnalité. Les progrès matériels nous ont aveuglés et trop souvent nous ont fait perdre de vue les valeurs spirituelles, mais lui s'attache avec une conviction passionnée à prouver l'importance unique de l'âme et son immortalité. Il fait reposer sur elle tout le problème de la régénération sociale et celui de la guérison et du salut de l'humanité : « La droiture de l'âme tient lieu de toute science. » Si le rôle qu'il donne au rachat par l'amour fait de lui un chrétien, il est disciple de Socrate par la place de choix attribuée par lui, et avec insistance, à la pureté intérieure de l'âme.

Ceux qui ont vu dans son œuvre la seule souffrance décrite de manière poignante sous ses innombrables formes, et ont conclu à son pessimisme, n'ont pas compris que cette transformation du carac-

(1) 1ère Epître aux Corinthiens, Ch. XIII, v. 5.

tère par l'amour est la preuve de sa croyance à la perfectibilité de l'homme. La conclusion de *Madame Clapin*, son dernier roman, composé malgré ses souffrances physiques, est la preuve matérielle de convictions inchangées pendant la période 1919-1939. Le pêcheur sacrifiant sa vie pour sauver la femme qu'il aime et l'homme qu'elle a choisi, M. Baslèvre apprenant après la mort de Claire qu'elle l'aimait lui et lui seul, Madame Clapin mourant avec la certitude que le bonheur de sa fille est assuré, tout nous porte à penser que ces âmes se sont conquises elles-mêmes et sont victorieuses de la mort. Voilà vraiment de quelle matière optimiste et triomphale est faite l'œuvre d'Édouard Estaunié.

Il était inévitable que tout cela fût implicite. S'il n'y a nulle part un personnage qui soit lui, l'ensemble est tout rempli des sentiments qui l'animèrent. Il a été inspiré depuis ses tout premiers romans par un grand amour toujours présent. Il y fait une seule allusion claire dans l'exquise dédicace de *Les choses voient*. De l'époque de *L'Empreinte* jusqu'à la fin de sa carrière cet amour l'illumine, le guide, l'inspire. *L'Ascension de M. Baslèvre*, montre jusqu'à quels sommets un pareil sentiment peut mener.

L'Académie Française à laquelle il fut élu en 1923, annonça sa mort de la manière suivante « Une grande lumière s'est éteinte ». Cette lumière surabondait pendant sa vie réchauffant le cœur de ceux qui l'avaient approché. Elle rayonne de ses écrits et aidera à éclairer d'une large lueur le chemin des générations montantes. Sa force et sa clarté seront le soutien de ceux qui se tournent déjà vers lui : ils puiseront dans son œuvre une leçon de courage et une noble inspiration.

MARJORIE H. ILSLEY

*Docteur de l'Université de Paris,  
Professeur, Wellesley College.*

(traduit de l'anglais par C. Henry)

## PRIMAIRES ET DOCTRINAIRES OU L'ÉCOLE DES DUPES

(Lettres patagones)

... le vide appellera peut-être d'autres  
conquérants. Alors on regrettera ceuz que  
les siècles avaient apprivoisés.

Jacques BAINVILLE.

### EPÎTRE DÉDICATOIRE

Si ce n'est à vous, Roger Duhamel, à qui pourrais-je dédier ces lettres ? Vous portez un nom qui, d'abord, est cher à l'amateur de livres, et ne le portez mal. Duhamel de France est le romancier, le fabuliste et l'épistolier le plus sage, à coup sûr, et le plus amical : il écrit d'autres lettres patagones et, parce que je songe souvent à ce prosateur insigne, parce qu'à son exemple, je n'entends point que la satire se montre méchante pour le particulier, j'ai voulu, comme lui, par procuration seulement, dire ce que je voulais, presque tout ce que je voulais.

Et ensuite, prudent confrère, je dédie ce livret à Roger Duhamel, parce que c'est vous : notre Montaigne aimait La Boétie, parce que c'était lui, et qu'il était Montaigne. Je vous admire, et votre habileté et votre souplesse. Loup noir moi-même des Pères, le puis-je affirmer ? je vous admire, et votre habileté et votre souplesse : délié, comme un vrai fils de ces Pères, sceptique quand et comme il sied de l'être, vous tirez votre carte du jeu, du jeu dogmatique, avec un art consommé. Tel Bainville, dans un siècle, dans une maison doctrinaire, vous ne perdez jamais le nord. Plût à Dieu que tous les doctrinaires, par cette qualité, vous ressemblassent, et à Bainville. Vous êtes le sourire des convaincus, et, convaincu, quand vous le montrez, c'est toujours avec nuance, et sans fracas. Je vous loue en effet d'être libéral, lorsque, hélas ! c'est la mode de ne l'être point. L'honnête homme se garde de suivre les modes dans ce qu'elles ont de trop fâcheux et de criard, et, pour ne paraître endimanché, Marcel Proust jetait de la poudre sur des escarpins trop luisants. Vous ne semblez jamais endimanché, ô Duhamel, et vous êtes à l'aise partout, je veux dire dans le bon sens. Parce que vous ne perdez votre sang-froid, je puis donc vous proposer une défense de la démocratie, au moment que la démocratie a si mauvaise presse, et, encore plus, l'Angleterre. C'est que, à l'exemple de Chesterton, vous savez découvrir l'Angleterre véritable sous la caricature *jingo*, et vous consentez que les démocraties se disent leurs vérités, sans en passer une : ainsi la démocratie en

ressort le régime le mieux adapté à notre faiblesse humaine. Le sceptique, le catholique clairvoyant et le mystique jésuite savent s'accommoder à la vie terrestre, et sans perdre l'espoir, qui est notre nord à tous. Nous tolérons avec patience les travers et les sottises, jusqu'au moment que les idoles commencent à menacer cette quiétude. Elles la menacent, et c'est pourquoi, avec d'autres, je vous présente ces propos iconoclastes, moins méchants que les fols ne sont imprudents. Les fols entendraient-ils, si on leur parlait ?

Et les hommes graves, que diront-ils du fantaisiste dont la bohème aborde des problèmes qui ne sont pas dans son jeu ? A Jiggs qui critiquait un méchant tableau, on disait : « Faites-en un pareil. » Il répondait : « Si on me sert des œufs pourris, je dis : ils sont pourris, et je ne suis pas la poule qui pond pourtant. » C'est la réponse que vous feriez à ceux qui me renverraient à la caserne.

Pour finir, auprès de l'humaniste faudra-t-il m'excuser de cette langue vieillotte et de ce jeu du pastiche archaïque ? Vous savez que les vieux docteurs dont la timidité craignait les querelles du siècle, parlaient latin. J'ai fait choix d'un latin que je connaissais moins mal.

## I

*Il se moquait fort de ceux qui passaient  
les bornes de leur profession et se mêlaient  
d'autres choses que de leur métier.*

Péréfixe, Histoire du Roy Henry Le Grand  
*Il est désormais temps de nous apercevoir  
que la paix catholique d'Espagne est une  
drogue...* La Satire Ménippée.

Les plaisanteries triomphent toujours, cher ami, qu'elles soient du goût douteux, et, voire, dans les pays de l'*ordre*. Vous en gardez souvenir, parce que Mussolini abreuvait d'huile de ricin les adversaires de son *ordre*, ce que les délicats d'Action française, et les snobs, estimaient du dernier comique, et du plus raffiné, on lui passa les massacres d'Ethiopie, (« Ce ne sont que des nègres », disaient les seigneurs de lettres) on lui passa l'ypérite que ses escadrilles dispensaient avec libéralité aux races inférieures, pour les civiliser. Rappelez-vous, si vous parliez d'humanité, on vous classait parmi les imbéciles. Cependant, ils avaient le front de se proclamer catholiques. Ne fûtes-vous point scandalisé d'entendre, un jour, le gros Léon, ce pauvre Daudet, entre deux visites à la Maison Tellier, qu'il décrivait carrément, nous parler pieusement de Notre-Seigneur-Jésus-Christ ? Notre-Seigneur-Jésus-Christ, tout au long, il ne passait pas une lettre : Notre-Seigneur

Jésus-Christ. Ces palinodies leur semblaient de la dernière élégance.

C'est que, cher ami, l'Action française, se ressentait de son péché originel. Elle a vécu de l'Affaire Dreyfus. Cet abus, ce déni de justice qui, dans le temps, scandalisa le monde civilisé. Tout est permis contre le Juif ! C'est encore ce que pensent Hitler et ses ambassadeurs in partibus infidelium. Dire que ces honnêtes gens se scandalisaient de la casuistique jésuite, que raillaient les Provinciales ! Hybrides d'Escobar, celui de Pascal, et de Tartufe, ils se croyaient plutôt fils de Machiavel. Ce Machiavel devant qui ils brûlaient des lampions de politiques réalistes. Ils n'osaient dire de surhommes.

Vous l'observiez, la gent d'Action française n'avait pas plus le sens des nuances que ces grossiers démocrates. L'athée Charles Maurras parlait comme un père de l'Eglise. Quant à Daudet, il faisait la leçon au Pape, et, dans la même encyclique, donnait des recettes de cuisine. Avec délicatesse, il chantait en outre les formes harmonieuses de sa deuxième femme, la légitime. Daudet avait le sens des nuances.

Confessons-le, ces catholiques d'Action française gardaient une rancune à l'endroit de Léon XIII, coupable d'avoir voulu la réconciliation des Français. *In petto*, ils traitaient ce grand pontife de Voltaire à tiare. Au fond, le catholicisme, ils ne l'acceptaient qu'à titre d'argument contre l'adversaire politique. Et c'est pourquoi ces écrivains étaient le péché mignon de quelques intellectuels des deux mondes.

Quand ce n'était pas l'Eglise, Louis XIV revenait en refrain dans leurs discours. Ne pensez-vous pas comme moi, ce grand homme se montrait un fuhrrer à perruques, et qui aimait les dames ? Eu égard à l'époque, avec leurs chinoiseries juridiques, ses conquêtes ne ressemblent pas mal aux conquêtes d'Hitler. L'incendie du Palatinat préludait au bombardement de Varsovie. Joignez que Louis XIV voulait sa religion à lui.

Ces délicats, du reste, ne sont pas dégoûtés. Hitler et Mussolini usent de l'intimidation, arme fort commode, avec le chantage. De même à Paris et en province, les snobs d'Action française réglaient le sort des démocraties par l'injure grossière et calomnieuse. Barthou aurait peut-être sauvé l'Europe, et, vous vous rappelez, cher ami, que Maurras l'accusait de fréquenter les « mauvaises maisons ». Il en donnait l'adresse. Barthou menait donc la France à la ruine.

Soyons prudents, cher ami, défions-nous des artistes, si nous les admirons. Ceux qui acceptent trop volontiers les systèmes que leur

présentent les poètes ressemblent à ceux qui font de Molière un grand médecin et, de Rabelais, un homme d'Etat. Parce que Daudet s'est moqué de Briand et que Maurras a vomi le plus classiquement du monde sur Barthou, les voilà des politiques et qui ont licence de dicter une constitution ! A cause de Diafoirus, Molière savait-il plus de médecine que Laënnec, Claude Bernard ou Potain ? Pour son Picrochole, diriez-vous que Rabelais aurait pu en remonter à Foch ? A la mode des bonnes gens, quand on voit et qu'on vit les conséquences de telles bourdes, on voudrait renvoyer ces pouètes à leur pouaisie.

Avouons-le de bonne grâce, à Paris et en province, la province des deux mondes, on était d'Action française par vanité et par rancœur. Innocemment, l'on croyait que, sous Louis le Grand, les gens de lettres tenaient le haut du pavé, accrochaient les honneurs. Pourtant, La Bruyère, Racine, La Fontaine n'avaient que d'humbles sinécures, point plus brillantes que les modestes emplois dont le « patronage » démocratique récompense ses poètes et ses journalistes. Il n'y a pas de quoi chambardeur le monde. Les hommes de lettres exagèrent.

Il n'y a pas que l'homme de lettres. Mes compatriotes, cher ami, sont des animaux politiques, ils ont la politique dans le sang, il faut que ça *sorte*. Sachez donc que, chez nous, des hommes, trop dédaigneux pour se mêler aux querelles de clochers, ont voulu, dans les salons, à la taverne, faire la politique d'Action française. A Paris, j'accorde qu'on ne le savait point, les salons faisaient la politique de l'Allemagne. Nos camelots du Roy, et, peut-être, ceux de là-bas, n'en croient pas leurs yeux. C'était pourtant comme ça.

C'est pourquoi les délicats de France refusèrent l'alliance russe, que leur offrait Barthou. Elle aurait sauvé la France, peut-être. Les délicats ne sauraient se commettre avec des moujiks, révolutionnaires en outre. Du reste, au fond, les sous...

Je ne sais rien des professions libérales en votre pays patagon. Pour nous, s'il n'y avait eu embouteillage, trop d'avocats et de notaires, aurions-nous eu, je me le demande, tant d'honoraires camelots du Roy ? Le chômage nourrit les idéologies, c'est toujours ça, et, voire, les plus distinguées. On était imprudent, parce qu'on avait du temps de reste.

J'en viens à une question brûlante, cher ami, qui me parlez de Laval. Non, vos frères n'eurent point particulière estime à l'endroit de Vichy. Comme d'autres, ils n'ont que profond dégoût pour la politique religieuse, qui était celle d'avant-guerre, aux jours lointains de M. Combes : pourquoi ne pas songer plutôt à leurs frères de Munich

et de Vienne, dont l'Eglise n'est pas fort tranquille. Comme chez nous, seraient-ils mal informés, et, singulièrement, de ce qui se passait, hier, en France ? En tout, nous sommes en retard de vingt-cinq ans. Et chez vous ? Cela *changeait* pourtant, à Paris. Le Juif Blum, qu'on taxait de bolchéviste, parce qu'il voulait traiter les ouvriers aussi humainement que l'Amérique est censée les traiter, se montrait plus libéral que ses prédécesseurs de la réaction. Parce qu'on cultive des préjugés d'Action française, oublie-t-on de vous dire ça, chez vous ? Passe le Roy avant la Religion !

Du reste, quoi qu'il arrive, ces adversaires des protestants protestent toujours.

Grand lettré, ami patagon, paresseux un peu devant le livre, vous lisiez à coup sûr *Candide*, *Gringoire* et, souvent, *l'Action française*. Pour autant, vous êtes-vous cru le seul à lire ces feuilles ? Celui qui vous les vendait, le petit marchand, y jetait un coup d'œil, et qu'est-ce à dire ? Les humbles comprennent trop ce que les prudents ne font qu'insinuer, et le camelot de mon pays ne croit plus la *Presse*, notre quotidien et qu'il vend, parce qu'il s'est frotté naguère à *Candide*. Il ne l'a point oublié, ni ses discours. Gaxotte compte des disciples inattendus, et pour qui est démocrate tout ce qu'ils n'aiment pas. Hitler rit dans sa moustache.

Il rirait, comme le chasseur rit devant la proie facile, s'il voyait ces lettrés moins modestes, les miens et les vôtres. On dirait que le lettré a poussé trop vite. C'est pourquoi, timide, la violence des autres lui plaît. Il s'est entiché de Léon Bloy, il s'est entiché de *l'Action française*. Parce que, souvent, il parle mal des curés, allons-nous dire qu'il n'est plus catholique ? Parce qu'il répète les plaisanteries dédaigneuses des Camelots, allons-nous le qualifier de nazi ? La vérité, c'est que ce lettré ne pense qu'à des écrivains. Par malheur, les autres approchent. Et, voire, de la Patagonie.

En attendant l'invasion éventuelle, ces lecteurs marquent un enthousiasme assez tiède à l'endroit de la démocratie. Il n'y a là rien qui nous puisse surprendre. La démocratie n'aime plus beaucoup les fanfares et les tambours-majors. Ce qui nous surprend, c'est que ces réalistes (Maurras prêchait le réalisme) qui tiraient, disaient-ils, leurs leçons des faits et des choses, soient aussi tardifs à les tirer des événements. Les événements vont beaucoup plus vite et plus loin que leurs thèses et prévisions.

Déjà, cher ami, vous avez vu deux guerres. Avant 1914, peut-être pouviez-vous n'être pas intéressé aux guerres mondiales. Au-

jourd'hui. L'Etat-major se désintéressait des prophéties de Charles de Gaulle : les Patagons seraient-ils singes encore d'une France qui ne s'était pas convertie ? Je parle de conversion, parce que le diable, devenu vieux, se fit ermite. Cependant, si j'ai vu le vieux, je n'apercevais pas l'ermite.

Non point que je n'entends ces discours sur l'expiation, la punition. Vous les avez entendus comme moi. Et, comme moi, n'estimez-vous pas que, si la France a été punie, elle le fut de sa prudence et de sa prévoyance bourgeoise ? Les bourgeois amassent ce qui ne sert pas, de vieilles frusques et la ligne Maginot. Prévoyance que de péchés bourgeois on commet en ton nom !

Cette hantise de la politique française vous agace-t-elle autant qu'elle me fait, ô mon ami ? Parle-t-on, en vos calmes villages, de politique française autant qu'on en traite, et magistralement, en nos provinces ? Ce qui resterait amusant, si l'on ne voulait à toute force rejouer chez soi des lectures, exotiques après tout. De fait, ce n'est point tant les parlementaires de Londres ou de Washington que l'on critique : les nôtres en ont contre une Révolution, celle de 89, qui se renouvelle périodiquement. Notre parlementarisme tient pourtant à cette Révolution, comme le jeu de cartes tient à l'émeute. Les Patagons seraient-ils si mal élevés qu'ils se jettent les cartes à la tête ?

Vous êtes catholique, ami patagon, je suis catholique, mon peuple est catholique, voire, à mon avis, le proclame-t-il trop fortement, lorsque le loup s'est glissé dans la bergerie. Je veux dire de jeunes fols, et voltairiens : ils ont barbe au menton, barbe chenue, parfois. « Se faire loups avec les loups », pense la candeur de certains apôtres. Est-ce la raison apostolique qui excuse ces apôtres d'être ce qu'ils sont avec ces jeunes fols ?

C'est que les apôtres ont peur. Vous semble-t-il, pourtant, qu'on ait droit de parler de maçonnerie à l'Action française ? Et des Juifs, les Trois cents familles ? Les apôtres ont peur, non sans raison. Le danger n'est point là où ils le croient, hélas !

Je vous ferai cette confession que, lorsque je ne fréquentais pas l'église de ma paroisse, je tenais pour la Droite, voire, pour l'expiation de M. Laval. Tirez en conclusion, si la logique patagonne le veut. Puisque j'en suis au chapitre des aveux, sachez que ma curiosité s'est dôtée d'Action française. Plus ou moins sincèrement suis-je entré dans le bercail, comme j'avais fait une cure superficielle de catholicisme avec mon cher Bremond, qui valait mieux que ça. J'ai connu bien des travers. Adolescent, je lisais les journaux nationalistes de mon pays,

et je m'essayais à la ferveur. Me divertissant plus tard à une puérole bohème, j'ai connu le pharisaïsme. (Je ne croirai plus désormais à la putain russe, après une autre cure, qui n'était pas de 909, ô soupçonneux.) C'est vous dire que leurs belles phrases, j'ai le droit de les estimer vides.

Et leur sincérité ? Maurras ne tient-il point de Hegel ? L'Etat, suprême réalité. Ce n'est pas le seul point par quoi l'Action française imita l'Allemagne. Ils l'imitaient en aristocrates. Et l'Allemagne rendait ce que Louis XIV avait donné. Pour autant, l'Allemagne n'oubliait ce que Louis avait enlevé.

L'Allemand n'oublie pas, cher ami. Il sied d'être juste, et j'accorde qu'il y eut moins de bassesses à ce qu'ils appelaient le diktat de Versailles que dans ceux-là qui battent un mea culpa qu'on ne leur demandait point. « Ils ne sont pas sincères », dites-vous, « c'est une feinte ». En effet, et les notions de sincérité, il les faut reviser. Ces écrivains que nous aimions, et si patriotes, faisaient, sans le savoir, je le souhaite, les affaires des nazis et des fascistes. Une propagande de l'habit et du verre d'eau conférenciers. Qui donc est sincère ?

Je n'en finirais plus, cher ami, de vous parler d'Action française, elle m'est suspecte autant que, naguère, les partisans de la République. C'est que suspecte était la garnison de cette tour d'ivoire où perchaient les écrivains de Droite. Encore faut-il essayer de démêler tout ça, que l'Allemand a bien embrouillé. Si bien que les uns confondent maintenant le Maréchal avec Hitler, les autres, Hitler, avec le Maréchal. Et leurs cousins, Churchill avec Chautemps. Où commence la blague ? René Benjamin, dans un livre sur Mme de Noailles, chef-d'œuvre de gaucherie, présentait à la comtesse un bouquet de pissenlits, et, ensuite, toujours gauche, bien que de Droite, à Mussolini, qu'il adorait, il offrait des marguerites qui sentaient drôle. Cet écrivain comique était nerveux. Nerveux, peut-être : traîtres, du moins, les plus grands, je ne crois. Lord Haldane l'était-il, qui aimait tant l'Allemagne ?

Pour conclure, je vous dirai, ô mon ami, que notre catholicisme préfère l'utilitarisme yankee au *service* de l'Action française, « politique, d'abord ». Du reste, le clerc, fourvoyé dans le siècle, et l'historien, se montrent souvent dangereux, et, par malheur, si le Français est le plus individualiste des hommes, ses écrivains sont les plus généraux. A court de généralités, ils ont pris celles de l'Allemagne, qu'ils font « vieille France ». Pauvre Action française !

(à suivre)

BERTHELOT BRUNET

## LES SOURCES DU POUVOIR D'HITLER<sup>1</sup>

### IV

Quel est dans le National Socialisme l'élément proprement allemand ? Beaucoup d'écrivains ont signalé qu'on peut trouver ailleurs qu'en Allemagne une fanatique volonté de puissance et la croyance en une mission nationale ou raciale. On peut citer le panslavisme, l'impérialisme anglo-saxon, le « devoir de l'homme blanc » et la persuasion de la plupart des nationalistes français que la France représente la raison et l'ordre véritable. On prétend que ce qui différencie le National Socialisme des autres nationalismes c'est simplement le fait qu'il est venu après eux. En conséquence, il se sert de méthodes plus brutales car il se rend compte que toutes les places ont déjà été occupées. Mais il me semble que cette manière de voir néglige un facteur très important. Hitler ne serait jamais devenu un danger mondial sans la bureaucratie et la tradition militaire allemandes. La question de savoir si Hitler a eu derrière lui dans toutes ses entreprises la majorité du peuple allemand est d'importance secondaire. Le fait central c'est que les cercles dirigeants se sont montrés non seulement désireux d'utiliser Hitler mais aussi tout disposés à le laisser au pouvoir et à le servir parce qu'il rendait possible une activité et une expansion sans limites. Il est certain que le peuple ne voulait pas une nouvelle guerre mondiale. Il y avait même des groupes militaires qui ne considéraient pas sans inquiétude la politique dangereuse qui rendait cette guerre très probable. Cette opposition, malheureusement, ne s'appuyait ni sur des principes ni sur un refus systématique de la guerre et de la conquête ; elle avait pour origine la crainte que la politique de Hitler n'aboutit

---

(1) La première partie de cet article dans les numéros 4, février et 6, avril, de LA NOUVELLE RELÈVE.

à une catastrophe politique militaire immédiate. Demander si le peuple allemand était pour ou contre la guerre est une question typique de ces problématiques abstraites qui ne correspondent pas à la réalité des choses. Il ne suffit pas non plus de modifier la question en demandant si les milieux dirigeants de l'Allemagne étaient pour ou contre la guerre. Il faut demander pourquoi ils étaient opposés à la guerre. S'y seraient-ils opposés s'ils avaient su que la France s'effondrerait en quelques semaines ? Je suis certain que beaucoup de ces milieux n'approuvent pas les brutalités du régime national-socialiste mais ils les considèrent comme des maux secondaires, des faits plus ou moins tristes, inévitables dans les périodes de transformation. Ces milieux sont pratiquement dominés par l'idée que quiconque ose avec succès a raison. En conséquence, ils ne peuvent être impressionnés que par le langage des faits brutaux. Eux-mêmes ne se seraient jamais rendus coupables des actes du National Socialisme mais ce qui les en aurait détournés n'est rien d'autre que des inhibitions psychologiques et la crainte que les choses ne tournent mal. C'est ainsi qu'ils ont trouvé leur maître en Hitler qui les a épargnés afin de s'en servir comme complices et qui, les récompensant par la destruction de leurs ennemis, liait ainsi plus étroitement leur sort au sien.

Hitler s'entend merveilleusement à exploiter la faiblesse de ses adversaires. L'importance décisive qu'il attache à une concentration de pouvoirs portée à l'extrême est en relation avec ce que la défaite de 1918 avait eu d'inexplicable aux yeux de tous. On considère que cette défaite aurait pu être évitée. Pour la réduire à néant il ne faut rien d'autre qu'une organisation meilleure et plus complète des ressources militaires, techniques et psychologiques. Voilà une tâche que les puissances anciennes ne sont pas en mesure d'accomplir mais l'homme et le mouvement sans tradition et dominés exclusivement par la volonté de puissance peuvent la mener à bien. L'irrationnelle volonté de puissance de Hitler aurait été chose sans importance si elle n'avait eu à sa disposition les institutions allemandes. On a souvent remarqué à juste titre que le système national-socialiste a été profondément influencé par des modèles non-allemands, par l'État de Mussolini, par les méthodes de Lénine. Le principe de l'État identifié au parti unique, la suppression totalitaire de la séparation des pouvoirs, etc. . . ont été mis en avant. Des conceptions militaires étrangères telles que l'usage de parachutistes

ont tout simplement été adoptées par l'Allemagne et certains sont allés jusqu'à attribuer à des experts français et anglais — comme le général de Gaulle et le général Fuller, une part involontaire dans la construction des armées de Hitler. Peu dangereuses entre les mains de leurs inventeurs, ces conceptions ne devinrent en tous cas vraiment pernicieuses que lorsqu'elles furent imitées par les Allemands. En Allemagne, il était possible de réaliser des idées systématiquement et de les incorporer dans des organisations parfaites. L'irrationalité des buts y fut servie par la rationalité nécessaire des méthodes. C'est précisément le manque de traditions et l'unilatéralité monomaniaque du National Socialisme qui ont rendu possible une haute perfection technique. L'ingénieur n'a pas de contrainte à observer : il n'a qu'à réaliser ses buts techniques; et ce qui vaut pour l'ingénieur vaut pour le général, l'administrateur etc. Peu importe que l'exécutant exécute parce qu'il aime la perfection d'exécution ou parce qu'il accepte et aime le but proposé. On peut également dire, à propos de ceux dont l'intérêt se limite à leurs travaux, que sans l'expansion gigantesque ouverte par Hitler ils n'auraient pas eu ces possibilités de création. Si l'exécutant fait preuve d'hésitations, rien n'empêche de le remplacer soit par un autre expert soit par un homme de la jeune génération pour lequel les traditions qui font hésiter son aîné n'existent pas. Sans l'activité réalisatrice des Allemands et leur habitude de faire les choses à fond, le régime de Hitler aurait été impossible. Mais, d'autre part, le régime de Hitler était nécessaire pour créer ces organisations et ces travaux géants qu'on ne peut mener qu'avec l'aide de spécialistes remarquablement entraînés. Extermination et exploitation peuvent être beaucoup mieux effectuées à l'aide de casiers à fiches soigneusement organisés et de mesures élaborées en détail qu'à l'aide d'explosions désordonnées de haine et de pillage. Le bon fonctionnement de l'organisation accroît l'insécurité de ses victimes : elles ignorent le but final du dernier ordre donné et de la dernière mesure de détail.

Bien que des institutions comme l'armée et la bureaucratie n'aient pas été à l'origine, en Allemagne, de purs instruments de la volonté de puissance, elles le devinrent quand les conditions sociales dans lesquelles elles naquirent disparurent. Aussi longtemps qu'Hitler réussira, elles le serviront. On ne peut attendre de leur part aucune résistance spontanée car leurs chefs sont des experts qui n'ont pas de ces croyances par lesquelles ils pour-

raient déterminer leurs buts à eux. Hitler n'a pas à craindre qu'ils se décident à un autre choix qui ne saurait leur être imposé que du dehors. Le courage admirable d'individualités éminentes comme Monseigneur Von Galen, le pasteur Niemöller mis en prison, ne doit pas voiler la situation. Leurs protestations ne créent pas de nouvelles réalités politiques mais augmentent seulement la crainte générale qu'une volonté de puissance sans limite ne doive finir en catastrophe. Sans une évidente défaite militaire, la fin du régime de Hitler est très improbable. Je crois aussi qu'il n'y a pas lieu de fonder grand espoir sur un épuisement général de l'Allemagne.

(à suivre)

WALDÉMAR GURIAN  
traduit par Paule Simon

Copyright by Les Editions de l'Arbre.

## JEUNE POÉSIE

### CONSIDÉRATIONS DOCTES ET PROFONDES DU CENSEUR IMPAVIDE

Le *Préambule à un acte de foi* de André Béland est un pur poème surréaliste. Cette sorte d'antilittérature n'est pas littéraire à la manière des tableaux de Dali, ni même des poèmes de Breton. On y sent, sous jacent, l'humain. Je suis d'avis que ce jeune poète promet beaucoup; mais je me prononce peut-être trop vite. Il faudrait savoir ce qu'en pense...

*Traces* de Yves Prévost est fort bon. Très impliqué, très vaste et riche au second regard. Tant pis pour ceux qui ne savent pas relire un poème difficile à conquérir!

Une signification impliquée, riche et pas trop précise, un rythme capricieux et généreux : voilà l'essence de la poésie moderne. Les deux poèmes dont je viens de parler en sont démonstratifs.

Quant au troisième, il appartient à une toute différente « catégorie ». Son auteur s'inspire de Péguy, mais je trouve la *Visite à ton église* suffisamment originale et pensée d'une manière neuve pour la publier.

*Automne* de Jacques Dubuc est solide et serein. Enfin, *Plénitude* de celui qui signe Cajetan Barrette est une subtile et aimable fantaisie.

Tout va bien, ô poètes lauréats de nos concours provinciaux ! dans la république des jeunes poètes.

Le Censeur

### TRACES

*L'arrêt de ces yeux clos avait formé l'image  
Et voilà que le soir m'a remué les yeux  
Par ce souffle inconnu que respire un sillage  
Comme s'il avait craint un songe curieux.*

*J'aurais voulu laisser cette douce présence  
Immobile, tracer le jet des pas perdus;  
Mais elle n'a fait que naître dans le silence  
En ignorant en vain un départ attendu.*

*Je creuse de mon poing la pensée uniforme;  
L'ombre se lèvera pour trouver le sursis,  
Le jour ne permet plus que le souffle s'endorme.  
Et toi, songe, remets ce que tu m'avais pris !*

*Donne-moi de nouveau l'espoir des sources vives,  
J'ai souvent étouffé la minute d'éveil  
Je n'ai pas murmuré : il faut que l'âme vive  
L'aisance d'un regret appelle le sommeil.*

*Ton pied glisse et s'enfuit sans retoucher ses traces,  
Le sable est oublié dans l'espace récent.  
Je ne veux plus savoir, où tu vas, où tu passes  
Puisque tu m'as promis ce souvenir absent.*

YVES PRÉVOST

## PARTAGE DE CINQ HEURES

*Parmi les astres morts et les joncs d'or en feu,  
Mon âme a reconnu les bêtes délivrées,  
Qui depuis le matin, dans la plaine, endormies,  
Suspendent leur haleine aux flancs des carquois fauves.  
Poème latescent des multiples panthères  
Qui roulent sur la couche aux sombres pierreries  
L'évasive rousseur de leur membre assoiffé,  
Comme une source froide au front de l'odalisque,  
Tel un grand fruit meurtri de languide pâleur,  
Je porterai ma plainte au bord du jardin clair,  
Pour boire infiniment dans mes deux mains trop pleines,  
Ton écho violet dans tes buccins sonores !  
Mais puisque le faisceau des épouses lunaires  
Renverse à l'Horizon ses parfums humectés  
De larmes assoupies par la nuit sans sommeil,  
Puisque le corps en sang des Faunes extatiques  
Dort parmi les roseaux, la flûte abandonnée  
De leur exquise lèvre, oh ! ce raisin trop mûr  
Parmi l'herbe d'automne, et puisque tout s'enivre  
Au vin subtil des fleurs, flambeau des Euménides,  
J'élirai l'aële pur d'une voile incolore  
Qui fuit entre l'écume et l'Azur, par le vent,  
Sans atteindre jamais l'aube d'un ciel marin,  
— Hiératique don de l'heureuse aventure ! —  
Et je m'en irai vaste en un troupeau d'archanges  
Le front dans les glaïeuls et le cœur aux conquêtes  
Vers un ciel sans terreur, vers un paradis chaste,  
N'ayant pour tout repos que la halte des heures !*

ANDRÉ BÉLAND

## VISITE À TON ÉGLISE

*A deux genoux,*  
*Sans tenir ma tête contre Toi,*  
*Je suis tombé dans Ton temple,*  
*Avec un accompagnement de prières*  
*A Toi :*  
*Douces ou aigres,*  
*Tièdes ou ferventes;*  
*Selon qu'on demandait Ta justice*  
*Ou Ta Paix;*  
*Ou qu'on Te demandait simplement,*  
*Ou qu'on parlait sans rien Te demander.*  
*Je suis tombé,*  
*A deux genoux,*  
*Avec tout le poids*  
*De tout mon corps*  
*Dans cette lasse verticale;*  
*Découragé, parce que Tu voulus bien,*  
*Jadis,*  
*— Ou parce que je l'ai cru, enfin —*  
*Te conformer à ce désir de moi*  
*Qui T'a banni.*  
*Dans Ton temple, Ton Saint*  
*Dont les dalles luisent*  
*Faiblement*  
*Sous les vieux lustres*  
*Aux dorures ternies;*  
*A genoux sur les dalles,*  
*Et plus pauvre que Madeleine,*  
*Qui eut Tes pieds à baiser,*  
*Et qui appuya sa tête au bois*  
*De Ta croix;*  
*Moi, pauvre, plus pauvre,*  
*N'avoir que mes pauvres mains*  
*D'homme pécheur*  
*Tout contre mon front*  
*Qui pêche*  
*Sept fois le jour...*  
*Et je suis resté,*  
*Ainsi,*  
*Des heures,*  
*Inintelligible, sans doute, dans ma prière,*  
*— Qui n'en est pas une...*

Mais une sorte de  
 Hoquet;  
 Une sorte de mort pour que vienne  
 La résurrection;  
 Une sorte d'extase de ce néant en moi,  
 Sous Tes yeux;  
 Un haut-le-cœur magistral,  
 Une contemplation écœurante  
 Du Moi...  
 Puis, du milieu des pensées atroces,  
 Un désir, parfois,  
 — Epave —  
 De Toi, comme un souvenir;  
 La conscience effrénée que  
 Tu me vois,  
 Avec mes pensées,  
 Impur jusque dans Ton Temple;  
 La certitude que Tu me tiens,  
 Et le désir de m'abandonner,  
 Et le mouvement vers Toi,  
 Vers l'étreinte,  
 — Hélas ! —  
 Du vide...  
 O sentiment, certitude  
 D'un sommeil qui ne  
 Cède qu'à l'abandon,  
 Comme d'un réveil qui ne souffre  
 Pas  
 Violence...  
 Dans Ton Temple,  
 A deux genoux,  
 Tout le long du Mystère,  
 Et pendant que  
 Tu descendais sur  
 La pierre  
 Où l'on scelle les Saints;  
 A genoux, Seigneur,  
 Comprenant soudain,  
 TOUT;  
 Anéanti, incapable  
 Du mouvement initial  
 Vers Toi;  
 Les doigts dans mes cheveux;  
 Les yeux fatigués  
 Sous mes verres  
 De chercher la Voie  
 Qu'ils savent, pourtant,

*Mais dont l'enveloppe humide et déconcertante,  
— Nuageuse —  
Ne se dissipe pas...  
Le Sacrifice étant consommé, je suis sorti du Temple...*

RÉGINALD BOISVERT

### PLÉNITUDE !

*Ah ! revoir ce château  
Où la muraille irise...  
La courbe faite en l'air  
Un dos en oraison !*

*Démence monacale !  
Cerné d'immatériel  
Pouvoir !... Tel en son ombre  
Que je perpétuerais !*

*Sérénade psalmique  
Aux ténèbres latins,  
Te chanter en la nuit  
Vis-à-vis l'Esprit-Saint !*

*Oui ! Trainer à ma robe  
Un parfum d'holocauste  
Inhumer cette chair  
Pyramidale !*

*Puis verser à mon Dieu  
Le bachique oremus  
Et l'entendre soudain  
S'écrouler en mon sein !*

*Dévider à mon flanc  
L'haleine de l'encens  
De quoi ensevelir  
L'ivresse capitale !*

*Ah ! troquer ma misère  
Contre un être plus pur !  
Perpétuer cette âme  
Que j'ai là dans mon âme !*

CAJETAN BARRETTE

## AUTOMNE

*Automne ! Les désirs éprouvent leurs caresses  
 Aux replis de la terre éteinte de roulis  
 Grasse mère en sommeil au détour de ses tresses !  
 La brume des parfums résume les paresse  
 Au monotone aveu du blanc ciel sur le toit.  
 La nuit confuse monte aux bornes du silence  
 Et le savant songeur regarde germer l'ombre.  
 La mer brillante et douce attire le sillage.*

JACQUES DUBUC

## LA MUSIQUE

LA PASSION SELON SAINT MATHIEU  
AUX FESTIVALS DE MONTREAL

Il n'est pas trop tard pour revenir sur la présentation de la Passion selon Saint Mathieu de Jean-Sébastien Bach que nous ont donnée, cette année, les Festivals de Montréal. Il n'est pas trop tard, parce que cette œuvre immortelle a été l'objet d'une expérience toute nouvelle, et qu'elle mérite quelque réflexion. Il ne s'agit pas ici de refaire la critique de l'exécution. D'autres s'en sont chargés, et on ne peut que se joindre à eux pour louer l'excellence de l'orchestre et des chœurs, le style de la plupart des solistes, et, d'une façon générale, le niveau artistique remarquable de l'interprétation. Il ne s'agit pas de revenir sur tout cela, mais bien d'essayer de porter un jugement sur la tentative de transposition scénique que cette manifestation comportait pour la première fois à Montréal.

Nous ne nous attarderons donc pas à l'exécution musicale. Nous ne nous attarderons pas davantage à l'insuffisance physique de la Salle de l'Ermitage. Il fallait assurément un robuste optimisme pour s'imaginer qu'un local de cette dimension pourrait se prêter à une tentative aussi redoutable. Mais on peut dire dans ce cas, et sans faire de paradoxe, que la médiocrité des moyens techniques a surtout démontré l'ingéniosité du directeur de la scène, qui, sans espace et sans machinerie, a réussi à créer une série de tableaux dont quelques-uns étaient émouvants, et qui tous étaient conçus avec sobriété et goût. On est même porté à penser que c'est précisément l'imperfection de l'équipement

matériel qui a sauvé la représentation, en empêchant la scène d'accaparer indûment l'attention des spectateurs. Il n'est d'ailleurs pas sans intérêt de noter ici que Léopold Stokowski avait fait à New York, quelques jours auparavant, un essai parallèle. On dit qu'il a échoué, et si l'on connaît les ressources et l'ingéniosité de ce maître de l'adaptation, on peut être assuré que ce n'était pas faute de moyens technique ou financiers.

Le problème matériel est d'ailleurs secondaire. La scène n'est que le cadre. Ce qui importe, c'est le tableau. De quoi était-il fait ? La Passion selon Saint Mathieu est peut-être la plus belle œuvre de Bach. Elle est à coup sûr l'une des plus saisissantes. Sans être à strictement parler un oratorio, elle se rapproche très sensiblement de ce genre. Conçue comme un véritable récit de la passion du Christ, elle est chantée par l'évangéliste, qui est le personnage central, et dont les récitatifs sont constamment ponctués de commentaires musicaux, confiés aux chœurs, aux solistes, et parfois même à l'orchestre. C'est cette œuvre, dont on connaît l'austère beauté et la puissante architecture, qu'on a voulu soumettre à l'expérience de la scène.

Ce qui frappe tout d'abord dans cette tentative d'adaptation, c'est l'absence de toute continuité dans la ligne dramatique des tableaux présentés. Les scènes successives se meuvent sur les plans différents, sans coordination organique. Les unes — bien rares — expriment une action. D'autres — plus nombreuses — se bornent à illustrer le récit de tableaux quasi immobiles. À côté, il y a des trous, comme si des passages entiers de l'œuvre avaient été inutilisables. On passe ainsi constamment d'un plan à l'autre, sans trouver entre eux cette concordance intérieure qui seule fait l'unité véritable d'une œuvre.

Au-dessus de cette déconcertante absence de cohésion dramatique, s'accuse, depuis le début jusqu'à la fin de l'action, une dissociation irréductible et grandissante entre les jeux de la scène et la matière musicale qu'ils ont mission d'interpréter. Divorce matériel, tout d'abord, car si les projecteurs illuminent des costumes, des personnages, des tableaux du début de notre ère, reflétant cet Orient générateur de religions, la musique, elle, se déroule, dans un climat bien différent, un climat nettement occidental, celui du gothique des cathédrales, celui d'un XVII<sup>ème</sup> siècle allemand et protestant.

Mais cette discordance physique n'est rien. La séparation spirituelle est bien plus grave, plus irrémédiable. On ne peut pas, en assistant à cette transposition du chef-d'œuvre de Bach, ne pas être frappé par l'atmosphère de médiocrité, d'insuffisance, parfois même de niaiserie, que dégage la scène, en dépit de tout le soin et de tout le respect qu'on a indéniablement appliqués à cette adaptation. On n'a abouti, en dernière analyse, qu'à produire deux œuvres parallèles, l'une sur la scène, l'autre dans l'orchestre et les chœurs, et qui semblent ne jamais se rejoindre. Le fait que certains solistes (le Christ, par exemple) participent à l'action scénique, loin de constituer le trait d'union nécessaire entre les deux éléments, ne rend que plus douloureusement tangible leur éloignement.

Ce n'est pas que les sujets sacrés ne se prêtent pas à la dramatisation. Ceux qui ont vu la Passion d'Oberammergau, en Bavière, sont unanimes à reconnaître l'émouvante puissance de sa représentation. Et — sur un autre plan — la scène finale du premier acte du Parsifal de Richard Wagner montre bien qu'on peut, à condition qu'elles aient été conçues ensemble, et l'une pour l'autre, conjuguer l'action scénique et celle de la musique pour produire une atmosphère de recueillement religieux qui n'est en rien indigne de son sujet. On dira évidemment que toute œuvre doit être habillée au goût du temps; qu'on n'hésite pas, par exemple, à accompagner de musique moderne la représentation de tragédies antiques; que même pour Bach, le public d'aujourd'hui ne se contenterait plus des ressources orchestrales limitées dont disposait le compositeur il y a deux siècles; que rien n'est intangible, même les plus grands chefs-d'œuvre; et que, dans ces conditions, on est également justifié de donner à une œuvre ancienne, si belle soit-elle, une interprétation moderne.

Tout cela est juste, mais l'erreur qui est à la base des soirées de l'Ermitage est bien différente, et bien plus fondamentale. Elle n'est pas une erreur d'interprétation; elle est une erreur de conception. Elle est essentiellement d'avoir voulu chercher — et mettre — dans l'œuvre autre chose que ce qui s'y trouve. La Passion de Bach a été composée pour être récitée et chantée. Son sujet est sans doute dramatique, peut-être le plus dramatique de tous les temps, mais sa forme ne l'est pas. Le fait que la part prépondérante est confiée à un récitant suffit pour l'indiquer. Son cadre véritable, c'est l'église; son plan spirituel, c'est le service religieux. Peut-on donc s'étonner d'échouer quand on tente de la transporter sur la scène ?

On dira que la scène n'était qu'un élément accessoire. Soit ! et c'est pourquoi l'échec n'a été que partiel. Car les soirées de l'Ermitage ont heureusement de beaucoup dépassé cette infortunée tentative. Pour qui aime la musique, et pour qui avait pris le parti d'ignorer la dramatisation, elles ont constitué un de ces rares moments qui illuminent toute la vie. Il faut donc espérer qu'on se contentera désormais de considérer, et d'exécuter, les œuvres d'art — et de musique en particulier — dans l'esprit dans lequel elles ont été conçues. On ne parviendra jamais à « ajouter » quoi que ce soit à l'esthétique d'une œuvre. Si elle est médiocre, aucun « arrangement » ne l'améliorera. Et si, comme la Passion de Bach, elle a atteint l'éternelle beauté, la seule attitude qui convient, pour l'auditeur comme pour l'exécutant, c'est celle d'une admiration fidèle et respectueuse.

HENRI ROVENNAZ

## LES LIVRES

### LA GRANDE ÉPREUVE DES DÉMOCRATIES

par *Julien Benda*<sup>1</sup>

Voilà un ouvrage plein d'éclairs et de préjugés ! Les premiers font pardonner les seconds. Cette lucide et pénétrante étude sur la démocratie se devait pourtant à elle-même d'éviter le sectarisme.

Prenant pour acquises la valeur de l'ouvrage et la richesse de ses résonnances, je m'amuserai à recueillir quelques-uns des préjugés qu'il contient.

Parlant des rapports des citoyens avec l'état, M. Benda déclare (p. 45) « qu'un des caractères de la démocratie est de vouloir que l'homme soit *maître de son destin*; en quoi elle s'oppose ponctuellement à l'institution catholique, en tant que celle-ci le veut pur instrument de la volonté de Dieu. » N'est-ce pas oublier que nulle doctrine plus que la doctrine catholique ne laisse l'homme *maître de son destin* ? L'Eglise enseigne que l'homme, par le mérite ou le démérite, s'engage devant Dieu pour son destin éternel ? Or, l'homme peut choisir le meilleur ou le pire; et l'accomplissement par lui de la volonté divine s'effectue fatalement, qu'il prenne le parti du bien ou celui du mal. Je ne vois donc pas pourquoi l'auteur conclut immédiatement après au laïcisme, comme caractéristique de la démocratie, si l'Eglise respecte à ce point la liberté humaine, qu'elle permet à l'homme de prendre le risque du salut ou de la damnation.

Personnellement, je ne tiens pas plus que cela à la démocratie, telle qu'elle existe dans le monde actuel. Ce qui ne signifie pas que j'aie des tendances fascistes. J'ai horreur de tous les caporalismes. Tout de même, je crois que l'Eglise s'est assez ralliée à la démocratie pour qu'on n'aille pas écrire qu'elle s'oppose fondamentalement à cette forme de gouvernement.

A la page 48, je découvre une autre injustice, non moins flagrante. « Elle (la démocratie) se trouve aussi en conflit, là encore, avec l'institution catholique qui, pour des raisons théologiques, condamne chez l'homme l'espérance d'être heureux en ce bas monde. » Voilà une conception bien janséniste de l'idéal catholique. Le catholicisme n'enseigne-t-il pas que le vrai bonheur, il faut le chercher, en ce bas monde, dans l'accomplissement du devoir ? Le Christ n'a-t-il pas parlé du centuple accordé au juste, dès cette vie ? L'idéal de paix et de joie du juste en cette vie n'est-il pas un idéal de bonheur terrestre ? Que cet idéal ait des

(1) Editions de la Maison Française, New-York, 1942.

retentissements infiniment plus riches en un monde meilleur ne signifie pas que la terre n'est qu'une « vallée de larmes ». Qu'à certaines époques tristes les catholiques aient insisté sur les larmes, un peu plus qu'il ne fallait, soit ! Pourtant, la vie des vrais catholiques et combien plus celle des saints sont des vies gaies et épanouies. La joie de vivre est une belle vertu chrétienne; et c'est dans la vie du Christ qu'elle brille davantage.

A la page 74, l'auteur se montre assez injuste pour le Moyen-Age. Plus loin, (p. 122) M. Benda prétend que l'esprit sacerdotal et l'esprit sacerdotal catholique s'est toujours montré l'ennemi irréductible de la démocratie. Il cite plusieurs faits à l'appui de sa thèse. Outre qu'on pourrait en citer autant, surtout en notre pays, en faveur de la thèse contraire, ces faits eux-mêmes, comme la promulgation du *Syllabus*, par exemple, ne vont pas contre la démocratie, mais contre certains abus.

Ce qu'il y a de plus amusant dans ce livre sérieux c'est le parti-pris de prouver que les chrétiens qui ne sont pas catholiques sont, par contre des esprits tolérants, qui ont toujours été les défenseurs zélés de la démocratie. Ceci est très fort quand on songe à l'« intolérance » des réformés d'Allemagne, surtout dans les débuts, quand on vient à penser que c'est le haut clergé anglican qui a toujours été le principal obstacle en Angleterre à la démocratie *réelle*, et le grand défenseur du gouvernement *aristocratique* de fait, démocratique d'*apparence*, en ce pays où la véritable démocratie n'existe guère — et encore — que depuis 1911.

Malgré ces quelques chicanes et beaucoup d'autres que l'on pourrait faire, ce livre est une bonne synthèse des origines, des caractéristiques, des faiblesses et des grandeurs de la démocratie.

FRANÇOIS HERTEL.

## UN MONDE ÉTAIT LEUR EMPIRE par Ringuet <sup>1</sup>

Avant de lire cet ouvrage, j'étais mécontent. Je me disais que Ringuet aurait dû nous offrir un second roman plutôt qu'une œuvre de vulgarisation historique. Après avoir lu *Un monde était leur empire*, je suis d'avis contraire.

Le second ouvrage de cet auteur qui a commencé tard de promettre est meilleur que le premier. Le tempérament rationnel, voire rationaliste du romancier de *30 Arpents* s'ajuste mieux à l'œuvre de haute vulgarisation qu'à l'œuvre d'art proprement dite.

Un certain positivisme, qui a tué l'inspiration dans maintes pages du roman, devient une garantie de sécurité dans l'ouvrage actuel. L'auteur semble plus à l'aise sur un terrain qui est davantage le sien.

Le livre se lit avec facilité et ne cesse jamais d'intéresser. Le sens de l'humain se révèle par une indignation généreuse contre les exactions commises par les conquérants espagnols sur la terre d'Amérique.

(1) Editions Variétés, Montréal, 1943.

C'est une histoire complète de la préhistoire américaine, que nous présente Ringuet; et cela se termine par la situation actuelle des véritables Américains, de ceux que nous appelons les Indiens et qui nous précédèrent sur le sol américain.

*Une monde était leur empire* est le résumé excellent de tout ce qui s'est écrit sur les civilisations mortes du continent américain. C'est un livre de lecture agréable. L'écriture, sans être remarquable, est nette, précise, parfaitement harmonisée avec le sujet.

Enfin, je dois avouer mon incompetence en préhistoire américaine et mettre au compte de mon ignorance les traces de parti-pris que j'ai cru découvrir ici ou là, dans le récit en particulier des conquêtes espagnoles. On dirait que l'auteur se sent menacé de l'Inquisition ou qu'il a une dent contre les « curés » et les religions.

Bref, Ringuet vient de nous donner un ouvrage digne d'être lu et discuté.

FRANÇOIS HERTEL.

## UN RÉFORMATEUR DE THÉÂTRE <sup>1</sup>

L'œuvre de Léon Chancerel est si peu connue au Canada, encore que nombre de scouts suivent sa leçon et son enseignement dans leurs feux de camp, qu'on saura gré à Jean Cusson de nous la commenter.

Chancerel travailla avec Jacques Copeau au Vieux-Colombier et le suivit en Bourgogne lorsque ce dernier, écœuré par l'incompréhension de ses contemporains, épuisé par l'effort surhumain qu'il avait fourni durant plus de dix années, voulut recommencer son entreprise de réforme théâtrale avec des jeunes gens non gâtés par le conservatoire, qu'il formerait lui-même. Faute D'Argent vint à bout de la belle entreprise. Quelques-uns des jeunes comédiens se groupèrent sous le nom des Quinze et s'adjoignirent un dramaturge-poète : André Obey. Quelques éclairs. (*Noé, Le Viol de Lucrèce; La vie en rose* de Salacrou; *Violante* de Ghéon) et la troupe se disperse.

En 1927, Chancerel, découragé, désorienté, en vient à douter de ce théâtre auquel il a pourtant, jusque-là, voué sa vie. Mais il rencontre les Scouts de France et décide que c'est pour eux et avec eux que d'abord il travaillera. Il forme une équipe de comédiens selon les méthodes employées par Copeau et Bing dans le cuvier bourguignon. Naissent les Comédiens Routiers qui ont maintenant un grand renom par toute la France; plus tard, Chancerel organisera un théâtre pour enfants qui donnera d'excellents résultats. Il remet le jeu pur à la mode et tous ses spectacles reposent sur un sens de la convention dramatique dont on avait depuis longtemps perdu le secret.

Scout de France, Jean Cusson raconte à ses confrères canadiens la belle histoire de cet animateur de théâtre, qui a réellement apporté

(1) Jean Cusson : *Un Réformateur du Théâtre. Léon Chancerel. Avant-Propos* du R. P. Emile Legault, C. S. C., Editions Fides, Montréal, 100 pp.

quelque chose à un art pourtant millénaire. Il y a lieu toutefois de regretter qu'il ne nous ait pas donné de son maître une étude plus longue, d'autant que les vingt pages du début qu'il consacre à Jacques Copeau font augurer un développement plus ample. On regrettera aussi que Jean Cusson, ayant vécu en France, ne se soit pas davantage affranchi des citations pour nous dire ce que Chancereel était véritablement pour lui, ce qu'il a retenu de sa leçon.

Quelques phrases sympathiques du R. P. Emile Legault servent de préface à cette trop courte, mais intelligente étude.

MARCEL RAYMOND.

### LES JEUX DRAMATIQUES de Léon Chancereel

Léon Chancereel, le passionné et infatigable directeur des *Comédiens Routiers* est plus qu'un animateur de théâtre. Comme son maître Jacques Copeau, il est surtout éducateur.

Le jeu est une activité normale de l'enfance. Il implique des règles : il n'y a jeu que si il y a contrainte. D'où du point de vue éducatif, un avantage à la fois moral, intellectuel et sportif. Aucun n'est à dédaigner et bienvenue la méthode qui les développe tous à la fois ! « Les *Jeux dramatiques*, écrit Chancereel, seront des jeux donnant aux enfants le moyen d'extérioriser, par le mouvement et la voix, leurs sentiments profonds et leurs observations personnelles. Ils auront pour objet d'augmenter et de guider leurs désirs et leurs possibilités d'expression » (*Introduction*, p. 5). On voit par là toute la grande variété d'activités, la gamme riche d'exercices possibles, depuis l'enfant qui fait le cheval ou le cocher, jusqu'à celui qui est mis en face d'un problème, comme trouver un trésor ou démasquer un traître. Il jouera aussi, sur un autre plan, ses propres défauts, imitera celui qui mange mal, qui porte son couteau à la bouche : la comédie. Il s'élèvera jusqu'à la tragédie en idéalisant les origines de son pays et ses héros. Il ne le fait pas pour la galerie, mais pour lui-même, pour satisfaire son esprit et pour assouplir son corps. L'enfant a besoin de fiction; il a même besoin de s'y perdre un peu et de prendre le plus de temps possible à retrouver son véritable *moi*.

Dans son livre, Chancereel invente des thèmes d'improvisation, des canevas, des modèles, mais non sans avoir d'abord proposé aux enfants une discipline corporelle qui leur fera acquérir l'équilibre, la souplesse, la légèreté, l'exactitude, la rapidité des réflexes, le sens du rythme. La marche, pour ne choisir que cet exemple, est un élément important. « Car il est très rare, écrit Chancereel, de rencontrer quelqu'un qui marche bien. Le fait même de marcher a une valeur dramatique incontestable :

(1) Léon Chancereel : *Les Jeux dramatiques*. Avec la collaboration de Hélène Charbonnier et Anne-Marie Saussoy. Les Éditions du Cerf, Juvisy, Seine-et-Oise, 184 pp., 1936. Réédition anastatique canadienne faite par les soins de la Librairie Beauchemin, Montréal, 1943.

ainsi, sur la scène, l'impression produite par un personnage tient à la façon dont il entre et se meut. On ne conçoit pas Andromaque ou Antigone ayant une marche saccadée; le comique de Charlot est déjà entièrement indiqué par son premier pas.» (pp. 32-33).

Chancerel sait très bien que les enfants n'aiment pas la gymnastique comme telle et il la leur camoufle habilement en faisant appel à leur imagination et en leur présentant tel exercice physique banal comme de la dramatisation. Un simple mouvement de respiration deviendra : je cueille une fleur, je la respire; un mouvement d'extension représentera un peuplier qui grandit, s'allonge vers le soleil, etc. On passe ensuite à la danse, à la diction, toujours avec les mêmes procédés imagés et, lentement, Chancerel achemine les enfants vers les divertissements dramatiques vrais, des chansons gesticulées, des fables mimées. On voit tout ce qu'un éducateur — non dénué lui-même d'imagination — pourrait tirer d'une méthode aussi ingénieuse et ce qu'une troupe d'acteurs pourrait donner si chacun de ses membres avait, dès l'enfance, reçu pareille formation. Il y a dans ce modeste ouvrage de Chancerel le meilleur de la pensée de Jacques Copeau.

L'influence de Léon Chancerel s'est exercée sur nombre de groupements dramatiques français, surtout sur les milieux scouts. N'oublions pas que Gustave Cohen choisit le Directeur des *Comédiens Routiers* comme conseiller technique, lorsqu'il fit jouer *Le Miracle de Théophile* à ses étudiants, le 7 mai 1933. On voudrait que, non seulement les scout-mestres et les chefs de meutes, mais tous les éducateurs canadiens-français, pillent littéralement *Les Jeux dramatiques* et appliquent à leurs besoins particuliers les méthodes hautement pédagogiques de ce maître du théâtre vrai.

MARCEL RAYMOND.

## PROBLÈMES DE LA SEXUALITÉ <sup>1</sup>

La mode est aux rééditions. Les éditeurs canadiens ont eu jusqu'ici assez bon goût et c'est avec plaisir que je recevais récemment des éditions de l'Arbre l'édition anastatique des *Problèmes de la sexualité*, un des plus beaux cahiers collectifs de la collection *Présences* que dirigeait Daniel-Rops avant cette guerre. C'est là un document très intéressant sur une question que nous ne saurions ignorer sans graves dangers.

Daniel-Rops a réuni autour de lui pour ce cahier des théologiens et des éducateurs, des sociologues et des médecins, des philosophes et des romanciers, de manière à présenter aux lecteurs des vues diverses et complémentaires sur ce problème complexe de la sexualité humaine. Le cahier se divise en cinq parties :

(1) *Problèmes de la sexualité*, cahier de la collection *Présences*, chez Plon à Paris; réédité par les éditions de l'Arbre à Montréal en 1942.

I — Personnalité et sexualité; II — Sexualité et morale; III — Société et sexualité; IV — Sexualité et spiritualité; V — Le jugement par l'animalité, qui est le témoignage final de Daniel-Rops lui-même. Jacques de Lacretelle a écrit pour ce cahier une très brève préface dans laquelle il signale le caractère individuel de la sexualité, il rappelle qu'il ne faut pas établir de lois générales là où il n'existe que des cas d'espèce; dans laquelle il note ensuite que c'est au roman que nous sommes redevables des premiers pas que nous avons faits dans les ténèbres de la sexualité, et il termine en disant que si profondément qu'elle marque une personnalité, il est en l'homme des évolutions naturelles qui lui échappent et que le romancier doit, dans l'invention de ses personnages, lui mesurer la place, éviter qu'elle règne en maîtresse et commande à tous leurs actes. Car la sexualité n'est pas tout l'homme.

La première partie du cahier, consacrée à l'étude des relations de la personnalité et de la sexualité, s'ouvre sur un courageux essai d'André Berge sur *l'enfant devant le problème sexuel*, dans lequel il explique comment l'éducation sexuelle fait partie de l'éducation totale, comment elle doit se répartir sur plusieurs années puisqu'il faut laisser l'enfant régler lui-même la marche de ses investigations dans le domaine sexuel; comment il faut dire — avec tact — la vérité aux enfants de sorte qu'ils ne soient pas réduits à découvrir la sexualité par leurs propres moyens et afin d'éviter qu'ils ne soient poussés par l'effroi que l'on peut produire en leur donnant l'horreur du sexe, vers les pratiques que l'on veut précisément éviter. Il doit exister une éducation sexuelle positive, laquelle ne consiste pas seulement à contenir les forces tumultueuses de la sexualité, mais aussi et surtout à faire contribuer le sexe aux besognes les plus hautes, car l'on peut parler sans paradoxe d'une contribution de la sexualité aux progrès spirituels de l'homme. C'est pourquoi la morale de l'enfant ne saurait être asexuée.

Xavier de Lignac détermine ensuite les rapports de la sexualité et de la personne. Il signale d'abord que ni l'esprit ni le corps n'ont de valeur indépendante pour l'homme; que la scission corps-esprit qui est le fond de l'esprit bourgeois est une erreur aux graves conséquences, car la méconnaissance d'une des deux composantes de l'homme aboutit nécessairement par réaction à sa volonté de libération — Berdiaeff opine que la volonté de libération de la sexualité est un des caractères de notre époque —. Xavier de Lignac souligne ensuite comment l'amour humain, qui est tentative de saisie de l'âme par-delà le corps, contribue à la connaissance de la personne, dans son mystère, d'où son sens spirituel. La sexualité ne saurait en effet se réduire à la génitalité. La vie sexuelle de l'homme ne saurait se réduire à une fonction, comme chez l'animal : elle est libre et mystérieuse. La fin de l'acte sexuel n'est pas forcément la création, explique-t-il. Ce n'est pas le souci de la con-

servation de l'espèce qui l'inspire ou le justifie. Comme le disait Rudolf Allers, dans les *Etudes carmélitaines* d'avril 1936, « de ces fins (qu'on dit poursuivies par la « nature » qui se « servirait » de l'instinct naturel pour les réaliser), rien n'apparaît ni dans le phénomène mental du désir, ni dans celui de l'acte, ni dans celui de la satisfaction. Le motif primaire d'un acte sexuel est le désir de se satisfaire, de se délivrer d'une tension. » Cette tension est précisément celle qui existe dans l'homme impuissant d'exprimer adéquatement son amour. Dès son origine, il est à la fois spirituel et charnel — parce qu'il est personnel — car il y a constamment présence simultanée de l'esprit et de la matière dans l'homme agissant. La condamnation du freudisme ne doit donc pas être uniquement affaire de sentiment, comme ce l'est presque toujours, mais doit reposer sur des études nettes et précises, comportant un grand nombre de distinctions. Ainsi, c'est un préjugé courant qui veut que Freud réduise toute la vie de l'homme à la vie sexuelle, tandis qu'en fait rien n'est plus contraire à l'esprit du freudisme qui est dualiste par définition, comme l'a expliqué Roland Dalbiez, puisqu'il est à base de conflit et de refoulement.

Cette première partie se termine par une condamnation de l'eugénique, qui trouve son point de départ dans ce que l'homme est considéré comme un animal. Cette condamnation est développée par le sociologue brésilien Tristan de Athayde.

Le seconde partie du cahier est consacrée à l'étude de la sexualité et de la morale et se compose de textes de l'abbé Monchanin, et du R. P. Benoit Lavaud, O. P. dans lesquels ces deux théologiens déterminent les lois morales relatives à la vie sexuelle. Il est à remarquer que l'un et l'autre signalent que la chasteté ne consiste pas dans la suppression de la sexualité mais dans sa transfiguration, la vie sexuelle étant passible de surnaturalisation comme tout ce qui existe dans l'homme. Il ne s'agit pas d'avilir ou d'éluder l'instinct, mais bien de le situer à sa vraie place et de le considérer dans son ordre propre.

Dans la troisième partie qui est consacrée à l'étude des relations de la sexualité et de la société, Pierre-Henri Simon considère d'abord le mariage en tant qu'il est une institution sociale; puis le docteur René Biot étudie le difficile et délicat problème de la prostitution; enfin Pierre Geyraud étudie des tabous et lieux communs relatifs à la sexualité.

La quatrième partie, qui est la plus belle, étudie les relations de la sexualité et de la spiritualité. Elle renferme des textes magnifiques, notamment celui de Gustave Thibon sur *les sens et l'esprit* et celui de Maurice Zundel sur *l'amour sacrement*.

Le célèbre philosophe catholique allemand Peter Wust voit ensuite dans la maternité la mission métaphysique de la femme, dont il expose le rôle civilisateur à travers les siècles.

Cette quatrième partie a pour but de montrer comment la sexua-

lité peut être un élément de perfection spirituelle, l'homme restant un dans sa dualité. Sans ignorer la distinction qu'établit Roland de Pury entre Eros et Agapè, Gustave Thibon signale que « de nos jours, le développement de la vie religieuse et même mystique parmi les personnes mariées, l'assomption vécue même des joies de la chair dans la charité divine, nous paraissent de très heureux symptômes quant au dépassement du résidu négatif de l'ascétisme et à l'avenir de la synthèse humaine, du « catholicisme intérieur ». Car la perfection humaine ne consiste pas dans la destruction de la chair par l'esprit, mais dans l'ordination harmonieuse de toutes les forces vitales de l'homme. Il ne faut jamais oublier que le catholicisme est une religion *pour* et non une religion *contre*. Comme le dit Maurice Zundel, « il ne s'agit pas de savoir quelle licence la chair pourra s'accorder, mais bien quelle sainteté elle pourra revêtir. » Le temps est en effet venu de regarder les choses en face et de nous débarrasser de cette crainte janséniste qui paralyse et anémie tous nos efforts de catholicisme intégral. Comme le remarque Zundel à propos du problème qui nous occupe, la pudeur n'est pas la honte du corps mais son respect. Il y a là toute la différence du monde.

Daniel-Rops termine lui-même ce cahier par l'étude des déviations animales de la sexualité, qui sont un magnifique témoignage a contrario du sens spirituel de la sexualité. Le sens véritable de la chair en effet ne se trouve que dans l'ordre de l'équilibre total de l'être. « Celui qui a peur de ses instincts et les considère, par principe, comme des adversaires, ne sera jamais qu'un eunuque spirituel : il lui manquera toujours ce qui fait l'homme authentique, le contact vivant avec la réalité. » Il ne faut rien mépriser de l'homme, car c'est ensemble qu'au jour du Jugement, la chair et l'âme seront perdues ou glorifiées. GUY SYLVESTRE.

## Service de librairie de La Nouvelle Relève

60 ouest, rue Saint-Jacques, Montréal

Tous nos abonnés peuvent bénéficier d'une remise de 15 % sur toutes leurs commandes de livres des *Editions de l'Arbre*.

En faisant vos commandes indiquez que vous êtes abonné  
Par la poste : 10 cents de plus.

GEORGES DUHAMEL,

*de l'Académie Française*

Les deux derniers volumes de  
*LA CHRONIQUE DES PASQUIER*,  
parus en France depuis 1940

## Suzanne et les jeunes hommes

•

## La passion de Joseph Pasquier

*ouvrages réédités par les Éditions de l'Arbre*

Prix: \$1.25 chacun; par la poste: \$1.35

---

MAURICE GENEVOIX

## Laframboise et Bellehumeur

*roman dont l'action se passe au Canada*

*Paru en France en 1941 et réédité par les Éditions de l'Arbre.*

Prix: \$0.75; par la poste: \$0.85

---

THÉRÈSE TARDIF

## Désespoir de vieille fille

Aucune femme n'avait trouvé des accents aussi déchirants pour peindre les abîmes du cœur féminin. Un ouvrage d'une qualité, d'une résonance pathétiques.

Prix: \$0.60; par la poste: \$0.65

Edition numérotée sur Japon: \$2.50; sur vergé: \$1.50

## L'Arbre

JACQUES MARITAIN — Le Crépuscule de la civilisation	0.60
RENÉ SCHWOB — Cinq Mystères en forme de rétable, (1er volume)	1.50
GEORGES BERNANOS — Lettre aux Anglais	2.00
MARIE-ALAIN COUTURIER, O. P. — Art et Catholicisme	0.60
YVES SIMON — La Grande crise de la République Française	1.25
COMTE SFORZA — Les Italiens tels qu'ils sont	1.25
GUSTAVE COHEN — Lettres aux Américains (nouvelle édition augmentée)	1.25
JACQUES DE LACRETELLE, R. P. BENOÎT LAVAUD, DR RENÉ BIOT, PETER WUST, DANIEL-ROPS ET AUTRES — Problèmes de la sexualité	1.25
HENRI TROYAT — Le Jugement de Dieu (nouvelles)	1.25
DON LUIGI STURZO — Les Guerres modernes et la pensée catholique	1.25
ROBERT CHARBONNEAU — Ils posséderont la terre (roman)	1.25
AUGUSTE VIATTE — L'Extrême-Orient et nous	0.65
THOMAS KERNAN — Horloge de Paris, Heure de Berlin	1.50
UN DIRIGEANT FRANÇAIS — Témoignage sur la situation actuelle en France. Préface de Jacques Maritain	0.75
ANDRÉ DAVID — Message à de jeunes Anglaises	1.25
JEAN BRUCHÉSI — De Ville-Marie à Montréal	1.00
ANNE HÉBERT — Les Songes en équilibre (poèmes)	0.90
WALLACE FOWLIE — La Pureté dans l'art	0.90
ADOLPHE NANTEL — La Terre du huitième (roman)	1.00
ADRIEN ROBITAILLE — R. S. V. P.	1.00
ALBERT BROSSARD — Joies et tristesses de la maison	0.60
CHARLES OBERLING — Le Problème du cancer	1.50
AUGUSTE VIATTE — Victor Hugo et les illuminés de son temps	1.50
JEAN GOTTMANN — Les Relations commerciales de la France	1.25
REX DESMARCHAIS — La Chesnaie (roman)	1.25
FRANÇOIS HERTEL — Pour un ordre personnaliste	1.25
JACQUES SAURIOL — Le Désert des lacs (roman)	1.00
ANDRÉ GROS — Barbares ou humains	1.50
GEORGES DUHAMEL, de l'Académie Française — Suzanne et les jeunes hommes (9e volume de la Chronique des Pasquier)	1.25
GEORGES DUHAMEL — La Passion de Joseph Pasquier (10e volume de la Chronique des Pasquier)	1.25
MAURICE KERDRUE — Joliff et Magadur (roman)	1.25
LOUIS-C. DE LÉRY — L'Eglise et les procès de mariage	0.30
DANIEL CORDIER — Problèmes de médecine de guerre	1.25
THÉRÈSE TARDIF — Désespoir de vieille fille	0.60
PAUL CLAUDEL, JACQUES MARITAIN, R. P. BONSRIVEN, GEORGES CATTALU, RENÉ SCHWOB, DENIS DE ROUGEMONT ET AUTRES — Les Juifs	1.50
WILLIAM HENRY CHAMBERLIN — Le Canada vu par un Américain	1.50
PAUL RIVET — Les Origines de l'homme américain	1.25
LÉON BLUM — L'Histoire jugera	2.00
MAURICE GENEVOIX — Laframboise et Bellehumeur (roman)	0.75
A. ALBERT — Le Bandjoun (Etude sur le Cameroun français)	1.50
FRANÇOIS HERTEL — Strophes et catastrophes (Poèmes)	0.60
MARCEL RAYMOND — Le jeu retrouvé	1.50
JOHN GUNTHER — L'Amérique latine	2.50
PAULINE CORDAY — Un an à Paris sous les boches	
GENERAL CHADEBEC DE LAVALADE — Pétain	
JOSEPH E. DAVIES — Mission to Moscow (traduction française)	
L'ŒUVRE D'ALFRED DE VIGNY — Introduction et notes par Fernand Baldensperger (Collection des classiques)	
L'ŒUVRE DE MOLIÈRE — Introduction et notes par Georges Raeders (Collection des classiques)	
AUGUSTO-J. DURELLI — Libération de la liberté	
G. A. BORGESSE — La marche du fascisme	
BERTHELOT BRUNET — Lettres au Patagon	

COLLECTION DES

# *Classiques de l'Arbre*

dirigée par le professeur Auguste Viatte

•  
PREMIERS VOLUMES À PARAÎTRE SOUS PEU

VIGNY

Introduction et notes par  
Fernand Baldensperger  
*Université de Californie*

MOLIERE

Introduction et notes par  
Georges Raeders  
*lycée franco-brésilien de Sao Paolo*

•  
*L'édition de format bibliothèque se compose de volumes de 250 à 300 pages sur beau papier. Chaque volume comportera une introduction biographique et littéraire ainsi que des textes annotés. Les textes publiés ne seront pas des fragments mais des œuvres complètes.*

•  
SUIVRONT

LES ROMANCIER REGIONALISTES. Pierre Brodin, *Lycée français de New York et Henri Brugmans, Cornell University*  
RABELAIS. Auguste Viatte, *Université Laval*  
BALZAC. Fernand Baldensperger, *Université de Californie*  
LA FONTAINE. René de Messières, *Ecole Libre des Hautes Etudes*,  
RACINE. A. F. B. Clark, *Université de Colombie britannique*  
VOLTAIRE. Fernand Vial, *Fordham University*  
HISTORIENS ROMANTIQUES. Roger Picard, *Université de Paris*  
VILLON. Marcel Raymond, *Montréal*.  
MUSSET. Georges Raeders, *Lycée français, Rio de Janeiro*  
BEAUMARCHAIS. Jacques Schérer  
LAMARTINE. Louis Allard, *Harvard University*  
CORNEILLE. Jean Boorsch, *Yale University*  
LA BRUYERE. Léon Wencéluis, *Swarthmore College*  
CHATEAUBRIAND, J.-M. Carrière, *Université de Virginie*  
LES CONTEURS. Luc Lacourcière, *Université Laval*  
ORATEURS CHRETIENS. Abbé Emile Bégin, *Université Laval*  
BAUDELAIRE. Jean Le Moyne, *Montréal*.  
BOILEAU, René Gautheron, *Université Dalhousie*

COLLECTION

## *France Forever*

dirigée par le professeur Henri Laugier

### LES RELATIONS COMMERCIALES DE LA FRANCE

par Jean Gottmann

*Professeur à l'Institute for Advanced Studies, Princeton.*

Prix : \$1.25; par la poste : \$1.35

### LE PROBLÈME DU CANCER

par Charles Oberling

*de la faculté de médecine de Strasbourg.*

Prix : \$1.50; par la poste : \$1.60

### PROBLÈMES DE MÉDECINE DE GUERRE

par le professeur Daniel Cordier

*de l'Université de Cambridge*

Prix : \$1.25; par la poste : \$1.35

### LES ORIGINES DE L'HOMME AMÉRICAIN

par Paul Rivet

*directeur du Musée de l'Homme à Paris*

Prix : \$1.25; par la poste : \$1.35

### LE BANDJOUN

*(Cameroun français)*

par le R. P. A. Albert

### LES CONSTITUTIONS DE L'AMÉRIQUE LATINE

par le professeur Boris Mirkine-Guetzevitch

*de l'École Libre des Hautes Etudes*

### COMBAT DE L'EXIL

par le professeur Henri Laugier